

## TROISIÈME PARTIE.

ÉPOQUE POLITIQUE DE LA CHEVALERIE. — SES GRANDS  
REVERS. — ÉCLAT DES MOEURS, DÉCADENCE DES SEN-  
TIMENTS CHEVALERESQUES.

(XIV<sup>e</sup> SIÈCLE.)

---

### CHAPITRE XVI.

I. Époque politique de la chevalerie, marquée par de grands  
revers. — II. Courtray, Mons-en-Puelle, Cassel. — III. Crécy,  
Poitiers. — IV. Charles V. — V. Nicopolis, Azincourt. —  
VI. Thèbes.

#### I.

Après avoir pris plaisir à regarder quelque temps  
la chevalerie dans les tournois et les fêtes, il faut la  
revoir sur les champs de bataille. Ces champs de  
bataille ne sont plus situés au delà des mers, sur  
la terre d'Asie ou d'Afrique, mais ici, sur le sol  
même de la France. L'époque religieuse de la che-  
valerie est close ; son époque politique commence.  
J'entends par là qu'après avoir combattu principa-

lement jusqu'alors pour la religion, elle va désormais combattre principalement pour des intérêts politiques, ou particuliers à sa caste, ou communs à la patrie française. Elle devient de plus en plus une force nationale, et de plus en plus se serre autour du pouvoir royal, décidément prépondérant. Elle débuta dans ce rôle à Bouvines, lorsqu'elle défendit si vaillamment le roi Philippe Auguste et l'arracha avec la victoire aux mains des ennemis. Elle y persévéra avec honneur à Saintes, à Taillebourg, autour du roi Louis IX.

La suite ne devait pas être aussi heureuse que ces commencements. Cette légèreté que l'on vient de voir se trahir dans ses nouvelles mœurs, qui appelait sur elle les édits de Philippe le Bel, et qui n'eût pas manqué de l'amollir tout à fait au sein de la paix, si les circonstances ne l'eussent bientôt rendue à l'action; cette légèreté, sans nuire à son courage, la rendit imprudente jusqu'à la folie. Au moment où il semblait que l'ascendant royal eût dû la discipliner davantage, elle fut plus indisciplinée que jamais. On se rappelle Mansourah. Dans le désordre de cette malheureuse journée, un œil clairvoyant eût pu lire les destinées de la chevalerie française. Là se dessina son caractère nouveau, cet esprit de valeur individuelle, esprit téméraire et vain, pour qui toute prudence est lâcheté; esprit noblement égoïste, mais égoïste, et, partant, con-

traire à l'intérêt commun ; source d'actions héroïques dans le détail, mais cause de revers inévitables sur les grands champs de bataille; profitable à l'honneur ou à la vanité des particuliers, désastreux pour une nation. Ce n'est point cet esprit qui inspira aux Romains l'admirable système de la légion et des trois lignes de bataille. Chaque chevalier se croyait déshonoré s'il n'était pas au premier rang, s'il ne portait pas les premiers coups. Que faire ? Ne former qu'une ligne, afin que tous soient en première ligne. Voilà un ordre de bataille tout trouvé. C'est celui de la chevalerie ; c'est la *haie*. Honorable, mais pitoyable invention, qui réduit le sort d'une bataille à celui d'une charge de cavalerie. C'est ainsi que tout, jusqu'à la tactique, dérive nécessairement du caractère des hommes et de leur état social.

J'entendis un jour des Allemands chanter en chœur dans un repas avec un ensemble admirable. J'exprimai à l'un d'eux, homme d'esprit, combien j'étais émerveillé de ce beau don d'harmonie que la nature avait fait à sa nation. « Vous autres Français, me dit-il, vous ne chanterez jamais bien en chœur, et c'est votre vanité qui en est cause. Chacun de vous ne pense qu'à lui-même, n'écoute que lui-même, croit chanter tout seul, et va toujours son train sans s'inquiéter s'il est d'accord avec les autres, s'il ne va pas plus vite ou plus lentement,

..

si le chœur n'est pas une cacophonie. Que lui importe? Il ne veut pas qu'on chante sans lui, et, pourvu qu'il chante, il est content. » Cet Allemand m'avait expliqué les revers de la chevalerie française.

Dans les grandes actions de guerre où le succès dépend d'une bonne ordonnance et d'une harmonie générale, la chevalerie française sera presque toujours battue. Dans les petites, où le succès dépend davantage de la valeur individuelle, elle soutiendra plus heureusement sa gloire. Les grandes seront l'objet de ce chapitre, et les petites du chapitre suivant.

Dans les grandes actions, la chevalerie française fut vaincue tantôt par les communes de Flandre, en défendant la cause de la noblesse; tantôt par les Anglais, en défendant l'indépendance du pays; tantôt par les Turcs, dans un dernier effort contre le croissant. Il y a comme trois étapes de sa décadence dans l'opinion publique: Courtray, Mons-en-Puelle, Cassel, un désastre et deux victoires de hasard, forment la première; Crécy et Poitiers, la seconde; Nicopolis et Azincourt, la troisième. La première l'étonna; la seconde la discrédita; la troisième la ruina.

## II.

A Courtray, les Flamands, résolus de défendre leurs franchises contre la tyrannie de Philippe le Bel, forment une masse épaisse d'hommes de pied armés de longues broches de fer qu'ils appellent leur *bonjour* (gutentag); c'est avec cela qu'ils souhaitent le bonjour à leurs ennemis : un coup de broche pour un coup de chapeau. L'armée royale arrive à grand bruit, Robert d'Artois en tête. On envoie d'abord en avant, par manière d'engager l'action, les gens des communes de Flandre, archers et fantassins. Ces communiers ne s'avisent-ils pas de mener si vivement l'affaire que déjà les Flamands s'ébranlent? Chose plaisante! ces ribauds vaincraient tout seuls? Messieurs les chevaliers ne peuvent supporter cela, ils font retirer les piétons, ils vont sous les pieds de leurs chevaux écraser comme des mouches ces foulons et tisserands de Flandre. Ce n'était pas l'avis du connétable Raoul de Nesle d'attaquer de front : il voulait tourner l'ennemi ; mais Robert d'Artois l'insulta à peu près comme son aïeul à Mansourah avait insulté le grand maître du Temple, et le connétable, comme le grand maître, ne répondit qu'en défiant le prince de venir aussi loin que lui et en s'élançant au galop. Toute la gendarmerie le suivit

dans des nuages de poussière qui, voilant tout, empêchèrent les premiers rangs de distinguer le canal de la Lys qui les séparait de l'ennemi. Ils y culbutent ; ceux qui suivent, sur eux ; et bientôt la moitié de la chevalerie française est par terre, ou dans le canal, ou sur ses bords. Les Flamands accourent, percent de leurs broches, brisent de leurs masses d'armes les armures, et égorgent tout. A cette vue, Robert d'Artois s'élance et meurt couvert de trente blessures, capable d'expier, non de réparer sa faute. Il est triste de dire que deux mille hauberts, et à leur tête le duc de Bourgogne et le comte de Saint-Pol, tournèrent bride à la vue du désastre et s'enfuirent au plus vite, de sorte qu'on put dire que dans ce combat la chevalerie ne fit voir que des téméraires et des lâches. Deux cents bannerets et plusieurs milliers de bacheliers et d'écuyers jonchaient le champ de victoire des artisans de Flandre. « Dieu ! quelle douleur d'être ainsi abattus, détruits et tués par les mains des vilains ! » C'est le cri du chroniqueur de Saint-Denis. Ce fut celui de toute la chevalerie, qui avait bien mérité son sort. Les nobles vaincus par les vilains, les cavaliers par les piétons, deux choses incroyables !

A Mons-en-Puelle, Philippe le Bel trouva les Flamands retranchés, non plus derrière un canal, mais derrière un double rang de chariots et de bagages. Esprit froid et peu entêté de chevalerie, il

retint par le frein de l'autorité royale, qui n'était pas de trop, ses chevaliers frémissants, et ne fit agir que ses archers gascons et languedociens; ceux-ci, pendant tout le jour, qui était brûlant, accablèrent les Flamands, derrière leurs chariots, d'une grêle de pierres et de flèches sans leur laisser même le temps de manger ni de se reposer. L'affaire était convenablement engagée. Cependant les chevaliers s'ennuyaient, ils quittaient leurs armures trop pesantes par la chaleur, ils se disaient l'un à l'autre qu'il n'y aurait point de bataille ce jour-là. La nuit survint, les archers s'étaient repliés; les chevaliers, du moment que l'occasion de fêrir un coup d'épée paraissait remise, ne se souciaient plus ni de discipline ni de vigilance. A peine quelques compagnies gardaient le camp; tout à coup trois énormes colonnes d'assaillants, protégées par l'obscurité et par leur propre silence, fondent sur le camp, renversent tout et pénètrent jusqu'à la tente du roi. Si Philippe eût porté en ce moment son manteau fleurdelisé et son heaume à couronne d'or, il était reconnu et pris. Il s'esquive, demande un destrier, rassemble autour de lui sa chevalerie ébranlée et retourne sur l'ennemi. « Le roi se combat! le roi se combat! » Ce cri raffermis les courages, ramène les fuyards. Assaillis de toutes parts, les Flamands sont massacrés à leur tour, ou ne doivent leur salut qu'à la nuit. Ainsi

Mons-en-Puelle effaçâ Courtray. Mais, sans la prudence de Philippe le Bel au commencement de l'action, les chevaliers se seraient allés briser contre les chariots des Flamands ; sans son sang-froid dans la surprise, ils eussent à peu près tous pris la fuite. Mons-en-Puelle fait plus d'honneur aux milices flamandes qu'aux chevaliers français.

Cassel fut un second Mons-en-Puelle. La chevalerie française y remporta une victoire semblable après avoir couru les mêmes dangers par l'effet de la même imprudence. Cette victoire semblait due à la sagesse, à la discipline des Flamands. Par malheur pour eux leur infanterie ne valait rien : en se couvrant de lourdes armures, comme les chevaliers, ils se privaient comme eux de l'aisance des mouvements et de la possibilité de se relever ; en se serrant par masses épaisses, sans intervalles libres pour répondre à la fluctuation de la mêlée ils s'étouffaient. Rencontrant une infanterie plus légèrement armée et mieux dirigée, la chevalerie ne pouvait manquer d'être tout à fait inférieure.

### III.

C'est vers ce temps qu'éclata la guerre de Cent ans, entre la France et l'Angleterre. L'Angleterre avait une infanterie qu'elle respectait ; la France n'avait que des milices communales mal organisées,

qu'elle dédaignait, et d'où elle ne soupçonnait pas que pût sortir un jour la première infanterie du monde.

On va voir tout ce que la différence de caractère met de différence dans la conduite et dans le succès. A Crécy, à Poitiers, à Azincourt, mettez les chevaliers français dans la position des Anglais, ils sont battus, parce qu'à la vue de l'ennemi *le sang leur mue* : c'est la vieille expression ; les passions de la haine et du combat les aveuglent ; ils veulent fêrir ; ils ne peuvent souffrir qu'on vainque pour eux, et ne peuvent imaginer qu'un peu de discipline soit plus formidable que la force de leur bras et la vigueur de leur coup de lance. Les chevaliers anglais, flegmatiques, acceptent avec sang-froid la position défensive, se rangent en arrière, laissent l'infanterie jouer son rôle en première ligne, et considèrent la victoire comme le premier intérêt, leur gloriole comme le second.

On sait avec quelle prudence Édouard III, à Crécy, disposa son armée, avec quel sang-froid et quelles bonnes précautions cette armée attendit l'armée française. Une immense multitude s'avancait en grand tumulte, sans ordre, sans divisions, bannière par bannière, selon la rencontre. Il y eut toujours des hommes sages dans la chevalerie française, mais ils ne furent presque jamais écoutés. Quatre chevaliers, envoyés en reconnaissance par

Philippe de Valois, l'engagèrent à faire arrêter l'armée et à remettre la bataille au lendemain, parce que toutes les troupes n'étaient pas arrivées, parce que celles dont on disposait étaient fatiguées d'une longue marche, parce qu'il fallait se donner le temps d'établir un ordre de bataille, parce que le soleil couchant frappait droit en l'œil des Français, ce qui n'aurait pas lieu le lendemain matin. Le roi se rendit à ces raisons. Mais les maréchaux eurent beau crier : « Bannières, arrêtez, de par le roi ! Au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis, bannières, arrêtez ! » Personne ne s'arrêtait ; les derniers voulaient être les premiers ; les premiers ne voulaient pas être les derniers : émulation plaisante, qui ferait rire comme une page de l'Arioste, si elle n'eût été la cause d'un des plus grands désastres de notre histoire. A force de se dépasser les uns les autres, les chevaliers arrivèrent en vue des Anglais. Le seul moyen de les retenir, c'eût été de leur donner, avec l'ordre, l'exemple de s'arrêter. Mais non. Philippe, comme tout autre, voulait faire prouesse et se tenait bravement à l'avant-garde. A la vue des Anglais, *le sang lui mua*, et, cédant à l'entraînement général, il donna l'ordre de faire avancer les archers génois. Ceux-ci, après cinq heures de marche dans la boue, les cordes de leurs arcs détendues par la pluie, ne purent soutenir la grêle drue et roide des flèches anglaises. Ils se re-

pliant. Toute la chevalerie française fait entendre des cris de fureur ; Philippe ordonne de *tuer cette ribaudaille qui empêche la voie*. Les gens d'armes poussent leurs grands chevaux sur nos Génois, qui se défendent : voilà la guerre au sein même de l'armée française ; c'est le camp d'Agramant. Les Anglais, sans se déranger, regardent la bataille qui se gagne toute seule pour eux, et continuent de lancer des flèches qui toutes rencontrent un but dans cette masse d'hommes entassés. Les comtes d'Alençon, de Blois, de Flandre, le duc de Lorraine et d'autres princes, barons et chevaliers, réussirent enfin à se dégager de la presse. Leur choc fut si terrible que les archers anglais furent enfoncés et le prince de Galles en péril. Mais le nombre leur manquait ; presque tous furent massacrés. Ce fut aussi le sort d'une foule de chevaliers qui arrivèrent devant l'armée anglaise les uns après les autres, à mesure qu'ils se tiraient de la bagarre des Génois. Cette puissante chevalerie se fit dévorer en détail. Ce fut un ordre d'une prudence atroce et bien éloigné de l'humanité chevaleresque, que celui qu'Édouard donna à ses *ribauds*, d'égorger avec leurs coutelas les chevaliers français qui n'étaient que blessés ou renversés. Ainsi périrent 80 bannets et 1200 simples chevaliers.

Une des plus illustres victimes fut ce vieux roi de Bohême, aveugle, qui ordonna à ses chevaliers de

le conduire dans la mêlée pour fêrir un coup d'épée. On les trouva le lendemain sur la place, morts, et leurs chevaux liés ensemble. Au reste, tout fut héroïque de la part de la chevalerie française dans cette défaite : le roi Philippe, qui n'avait plus sous son oriflamme que 5 barons et 60 hommes d'armes, voulait à tout prix chercher la mort dans le combat. Il fallut l'emmener presque par force ; la nuit protégea sa fuite.

A Poitiers, le roi Jean voulut user de tactique. La meilleure eût été d'affamer les Anglais en les tenant cernés pendant quelques jours. Mais les chevaliers français n'avaient pas cette patience et se montraient pressés de tirer vengeance de Crécy. La tactique consista à improviser de l'infanterie avec la cavalerie, tant les esprits étaient frappés de la puissance des hommes de pied. Nos nobles, qui ne le voulaient céder en rien à personne, se croyaient aussi bons à pied qu'à cheval. Dès qu'ils eurent quitté l'étrier et raccourci le bois de leurs lances à la longueur de cinq pieds, ils se crurent une infanterie invincible. Par un très-bizarre manque de bon sens, on laissa en bas, dans la plaine, cette chevalerie à pied, et l'on chargea de donner l'assaut à la position du prince de Galles (sur une éminence au milieu des vignes) 300 hommes d'armes que l'on maintint exprès à cheval. Voilà trois cents grands chevaux engagés dans le chemin creux, es-

pèce de couloir tortueux, bordé de hautes haies, qui seul conduit sur la hauteur. Des haies de droite et de gauche, à bout portant, sortent vibrantes et acérées les longues flèches des archers anglais qui s'y cachent. Les chevaux hennissent de douleur, se cabrent, se renversent, ne peuvent ni avancer ni retourner; le désordre se communique et fait flotter l'armée. Chandos saisit l'instant et lance le prince de Galles, avec sa chevalerie remise en selle, sur la chevalerie française à pied. Tel fut donc le malheur de notre armée, qu'elle employa la cavalerie quand il fallait de l'infanterie, et l'infanterie quand il fallait de la cavalerie. Au contraire, les Anglais eurent l'un et l'autre à propos. Que pouvait cette infanterie improvisée, sans projectiles, contre la cavalerie et les archers anglais? Se faire tuer. C'est ce que fit toute la troupe qui entourait le roi; ce qu'aurait fait le roi lui-même, s'il n'eût aperçu parmi les ennemis un Français transfuge à qui il crut pouvoir remettre avec moins de déshonneur son gant droit.

Cette belle conduite n'avait malheureusement pas été celle de toute la chevalerie française. Beaucoup, dès le premier désordre, étaient remontés à cheval et s'étaient enfuis. Plus de 2000 chevaliers ou écuyers tués sur place, près de 2000 autres prisonniers des Anglais, le reste flétri par une conduite honteuse : tel était le résultat de la bataille de Poitiers pour la chevalerie française.

L'indignation fut générale, surtout dans le peuple. Pour plus d'un des fuyards, le retour dans les bonnes villes ne fut pas sans danger. La réputation militaire de la chevalerie fut si fort entamée, et même son honneur, par ces deux grands revers en l'espace de dix ans, qu'un discrédit complet atteignit et sa manière de combattre et elle-même. On pensa que, si elle n'avait pas le privilège de bien se battre et de se comporter avec honneur, on pouvait se passer d'elle; que, si l'infanterie battait la cavalerie, il fallait avoir de l'infanterie et moins de cavalerie; et que, si le point d'honneur avait fait faire des sottises, il fallait confier la défense du pays à des gens qui n'en fussent point si jaloux. Toutes ces raisons décidèrent les souverains à employer de préférence ces bandes de routiers mercenaires dont la France fut bientôt couverte. C'est ce que fit le troisième des Valois, si peu semblable aux deux premiers.

Philippe et Jean représentaient bien la chevalerie de leur temps. Ils avaient une partie de ses qualités, et tous ses défauts. Ils considéraient la guerre, avec toute la naïveté chevaleresque, moins comme une lutte où se débattaient les intérêts des deux nations, que comme un champ clos où elles venaient faire assaut de valeur. Un an après la bataille de Crécy, Édouard assiégeait Calais. Philippe s'approcha avec une immense armée pour faire lever le

siège; mais il trouva la ville complètement cernée et Édouard inattaquable dans ses retranchements. Il envoya au roi d'Angleterre quatre chevaliers, dont l'un, Eustache de Ribeaumont, lui dit : « Sire, le roi de France nous envoie par devers vous et vous signifie qu'il est venu et arrêté sur le mont Sangattes pour vous combattre. Il a grand désir de venir jusqu'à vous pour désassiéger sa bonne ville de Calais. Mais ses maréchaux ont eu beau examiner, venir jusqu'à vous leur paraît impossible. Il verrait volontiers que vous voulussiez vous entendre avec lui et aviser une place où l'on se pût combattre. » Édouard répondit avec beaucoup de bon sens qu'il assiégeait Calais depuis un an et qu'il avait fait à ce siège trop de dépenses pour y renoncer à la volonté de Philippe. « Dites-lui, ajouta-t-il, que, s'il ne peut passer par ce côté, il en fasse chercher quelque autre plus accessible. » Philippe méritait bien cette piquante leçon que lui donna le roi anglais, plus libre des préjugés chevaleresques. Le roi Jean en reçut une semblable lorsqu'en 1355 il envoya Boucicaut le père à Édouard III pour lui demander bataille à nombre égal, de cent contre cent ou mille contre mille. Édouard, qui avait récemment offert la bataille sans pouvoir la faire accepter, répondit qu'il ne prenait pas la commodité de ses ennemis, mais de ses amis. Le plus joli trait de niaiserie chevaleresque spirituellement raillée fut

celui d'Henri Transtamarre, ce prince demi-français, que la France, quelques années plus tard, plaça sur le trône de Castille. Apprenant que le prince Noir, le digne fils d'Édouard III, allait entrer en Espagne pour l'attaquer, il lui écrivit à peu près en ces termes : « J'ai appris que vous aviez dessein de m'attaquer. Persuadé qu'un prince qui a la grâce et fortune d'armes plus que nul prince aujourd'hui ne voudrait point agir par surprise, je vous prie de me faire savoir par quel côté vous entrerez en Castille, et nous irons au-devant de vous pour garder et défendre notre seigneurie. » Transtamarre ne voyait dans la guerre qu'un pas d'armes. Le prince de Galles, qui l'entendait autrement, retint près de lui le héraut porteur de ce message, l'assurant qu'il y répondrait plus tard. Un peu plus tard, en effet, au moment même où il franchissait la frontière, il renvoya le messager avec cette réponse : « Sachez que nous entrerons au royaume de Castille par le côté qui nous plaira le mieux. »

## IV.

La doctrine du succès est assurément funeste et ruine toute morale. Ce n'est pas une raison pour négliger le succès. Une glorieuse défaite est un titre d'honneur; une victoire honorable vaut encore mieux. « Tout est perdu, fors l'honneur, » est une

belle parole ; mais je préférerais ne rien perdre et tout gagner. Cette belle maxime : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » n'autorise pas la paresse de l'esprit, l'étourderie et l'imprévoyance. Les vertus de l'esprit sont un devoir aussi bien que celles du cœur.

Dans cette race des Valois on ne trouve jamais ces deux sortes de vertus en équilibre. Les unes dominent autant chez Philippe VI, Jean, Charles VI, Charles VIII, que les autres chez Charles V et Louis XI. Des fous de chevalerie, des politiques de cabinet. Charles V eut dès l'enfance autant d'horreur pour les batailles que son père et son grand-père en avaient été avides : il en donna une preuve trop précoce en tournant le dos à la bataille de Poitiers. C'était pousser la prudence un peu au delà de ses justes limites. Mais comment blâmer cette timidité, si elle a été cause du salut de la France ? Charles V ne permit pendant son règne, occupé cependant presque tout entier par la guerre, que deux batailles de quelque importance : celles de Cocherel et d'Auray, sous l'œil de Du Guesclin, son général de confiance. Dans l'une et l'autre, on combattit à pied. Cela devenait d'usage dans la chevalerie : on mettait pied à terre avant de se joindre. On voulait ménager les chevaux, dont les archers faisaient une trop grande destruction. Rien ne devait être plus coûteux qu'un

bon destrier, par l'épouvantable consommation qui s'en faisait. Cette coutume nouvelle tenait aussi au prestige récent, et chaque jour croissant, de l'infanterie. Les chevaliers semblaient renier leur propre nom et leur propre essence.

Charles V, refusant de livrer davantage les destinées du royaume aux fantaisies de la chevalerie, ne refusa pas pour cela ses services. S'il fit usage des routiers, ce fut sans exclusion des chevaliers. Ils brillèrent même à Cocherel, à Auray. Seulement ils furent tenus en bride par une main sévère. Rien n'est curieux comme le subit changement de rôle des deux nations : la longanimité inébranlable des Français provoqués, l'ardeur désormais provocante des Anglais. Voici la vive peinture d'une armée anglaise qui vint parader sans succès devant une armée française retirée à Troyes, en 1380. Le comte de Buckingham, qui venait de l'emmener d'Angleterre, espérait bien entraîner les Français à une bataille, et tous les Anglais y comptaient. Dès le matin, au point de sept heures, un brillant et clair soleil promettant une belle journée, les trompettes sonnèrent dans l'armée anglaise; tout le monde s'arma de toutes pièces et se mit en ordonnance convenable pour livrer bataille. Les seigneurs étaient montés sur des chevaux couverts et parés de leurs armoiries, harnais et housses pendant jusqu'à terre. Eux-mêmes portaient leurs cottes d'armes

par-dessus leurs armures; chacun d'eux se tenait sous sa bannière ou son pennon, selon sa dignité. Depuis leur départ d'Angleterre, ils avaient mis tous leurs soins à se bien *ajoliver*. Donc, en cette belle tenue, rangs serrés, bannières et pennons ventilants, tous au pas, et divisés en trois batailles, ils s'avancèrent devant Troyes, dans une belle plaine; là, le comte de Buckingham fit venir deux rois d'armes, Chandos et Aquitaine: « Rois d'armes, leur dit-il, vous vous en irez à Troyes et parlerez aux seigneurs qui y sont, et leur présenterez de par nous et nos compagnons la bataille; vous leur direz que nous avons quitté l'Angleterre pour faire faits d'armes, et que nous sommes venus ici parce que nous savons que la fleur de la chevalerie de France est à Troyes. S'ils pensent que nous n'avons pas bon droit, ils nous trouveront sur les champs, en la forme et manière qu'on doit trouver ses ennemis. » Les hérauts partirent chargés de ce cartel en forme. Pendant ce temps, se passaient dans l'armée anglaise toutes les choses qui précédaient ordinairement les grandes batailles: l'un, nouveau banneret, déployait pour la première fois sa bannière, après l'avoir reçue des mains de Buckingham; d'autres, en grand nombre, se faisaient armer chevaliers.... Les hérauts revinrent sans avoir réussi. Il n'y eut point de bataille, et tout se passa en escarmouches.

## V.

Ce fut une fête pour la chevalerie française, quand la mort du roi et du connétable leva cette sévère consigne. Elle se sentit libre, et, se regardant elle-même avec complaisance, se vit plus nombreuse, plus brillante que jamais. Les désastres, effacés par vingt-cinq ans de prudence et d'oubli, semblaient moins l'avoir décimée qu'émouée, pour lui procurer une plus riche croissance.

L'étonnement de Froissart, lorsqu'un an après Crécy, à la vue de la superbe armée rassemblée par Philippe VI, il proclamait le royaume de France « si grand et si bien pourvu de bonne et noble chevalerie et écuyerie, qu'il n'en pouvait être dégarni, » cet étonnement se renouvelait sans cesse pour les ennemis de la France. Le sire de Calverley, commandant la garnison anglaise de Bergues (1383), voit arriver un héraut. « Héraut, d'où viens-tu ?

— Monseigneur, je viens de l'ost (armée) de France ; j'y ai vu les plus belles gens d'armes, et en tel nombre, qu'il n'est aujourd'hui aucun roi qui en puisse rassembler autant.

— Ces belles gens d'armes que tu dis, combien peuvent-ils être ?

— Par ma foi, monseigneur, ils sont bien 26 000

hommes d'armes, les mieux armés et les mieux équipés qu'on puisse voir de deux yeux.

— Ha! répondit messire Hue de Calverley, c'est bien toi qui nous feras croire une telle bourde; je sais bien que tu en as menti, car j'ai vu plusieurs fois les assemblées des Français, et ils ne se trouvèrent jamais, je ne dis pas 26 000, mais même 6000 hommes d'armes. »

A ces paroles, la guette de la ville de Bergues sonna du cor. « Allons, dit Calverley à ses chevaliers et écuyers, allons voir passer ces 26 000 hommes d'armes. »

Ils vont sur les murs de la ville, s'y appuient et regardent. L'avant-garde passait, environ 1500 lances, le connétable, les maréchaux, le maître des arbalétriers, le duc de Bretagne, le comte de Flandre, etc. « Regardez si je n'avais pas raison, dit Calverley; les voilà donc, ces 26 000 hommes d'armes; s'ils sont 3000, ils sont 100 000; allons dîner, allons; ce héraut nous ébahirait bien, si nous voulions le croire. »

Ce disant, il vint à son hôtel et s'assit à table. A peine y était-il, que la guette commença à corner et recorner, et faire grand bruit. Messire Hue de Calverley se leva de table pour voir ce que c'était, et retourna sur les murs. Alors passaient le roi de France et ses oncles, le duc Frédéric, le duc de Bar, le duc de Lorraine, le comte de Savoie, le

dauphin d'Auvergne, le comte de la Marche et leurs troupes. En cette grosse bataille, il y avait bien 16 000 lances. Calverley fut stupéfait.

« Le héraut avait raison, dit-il, j'ai eu tort de le blâmer; allons, allons, montons à cheval, sauvons nos corps et notre avoir; il ne fait pas ici trop sain demeurer; je ne connais plus rien à l'état de France; encore n'avons-nous pas vu l'arrière-garde. »

Il délogea au plus vite de la ville de Bergues.

Ce qui causait l'étonnement et l'effroi des ennemis de la chevalerie française, causait malheureusement aussi sa folle confiance. Trois ans n'étaient pas écoulés depuis la mort de Charles, déjà elle avait désappris l'obéissance et n'écoutait plus la voix de son connétable. Heureux de nos jours les généraux en chef! Du Guesclin n'avait accepté un tel commandement qu'en cédant aux plus vives prières du roi et se faisant donner des pouvoirs terribles. Clisson, plus grand seigneur que lui, connétable comme lui, habile homme aussi, ne pouvait venir à bout de ces indisciplinés. Rien n'est plus comique que le désespoir de ce pauvre homme, avant la bataille de Comines, quand, malgré lui et sans autre raison que l'amour même du danger, sa folle avant-garde se sépare du gros de l'armée, franchit la Lys devant l'ennemi et se condamne à passer une longue et pluvieuse nuit de novembre, debout, sur une terre

froide, sale, boueuse, sans boire ni manger, bassinets en tête et dans la crainte continuelle d'être attaquée. « Ha! Saint Yves! s'écriait le connétable demeuré sur l'autre rive avec le gros de l'armée; ha! Saint Georges! Ha! Notre-Dame! que vois-je là? Je vois en partie toute la fleur de notre armée qui s'est mise en grand danger. Certes, je voudrais être mort... Ha! messire Louis de Sancerre, je vous croyais plus prudent et plus mesuré que vous n'êtes... Ha! Rohan! Ha! Mauny! Ha! Malestroit! Ha! Conversant! Ha! tels et tels! je vous plains quand, sans mon conseil, vous vous êtes mis en tel parti. Pourquoi, pourquoi suis-je connétable de France? Si vous êtes détruits, c'est moi qui en porterai la peine, c'est moi qu'on accusera de votre folie. » Les craintes de Clisson ne furent point justifiées cette fois. Les chevaliers, après une nuit si pénible, réparèrent leur faute par un courage merveilleux et déconfirent les Flamands.

Ajoutez à cette victoire de Comines celle de Rosebecque, que gagna le petit roi Charles VI lui-même, et voilà le piège de la présomption rouvert devant la chevalerie française. Au fond elle trouve Nicopolis et Azincourt.

Une troupe brillante de chevaliers et d'écuyers, et à sa tête le comte de Nevers, propre fils du duc de Bourgogne, chemine à travers la Hongrie vers le pays des Turcs. Joyeuse, étourdie, suivie de plus de

..

valets que d'hommes d'armes, elle s'en va, égayant le chemin par le jeu et la débauche, battant d'avance les Turcs, prenant Constantinople, puis la Terre sainte, puis Jérusalem. Arrivée devant l'ennemi près de Nicopolis, elle veut combattre sans délai. Le sage roi de Hongrie, connaissant la tactique et l'habileté des Turcs, veut les retenir, les ménager pour le moment opportun. Le comte de Nevers et ses jeunes seigneurs ne prennent pas la chose en bonne part : ils s'imaginent qu'on veut leur disputer l'honneur de commencer le combat, et, dès que le croissant paraît, ils se précipitent sur l'ennemi. Un léger renflement du terrain leur cachait la disposition de l'armée ennemie. A peine l'eurent-ils jointe qu'ils se trouvèrent enveloppés. Ils se battirent admirablement, mais furent enfin tous tués ou pris. Le sultan fit trancher la tête à presque tous ceux qui tombèrent vivants en son pouvoir, en représailles des cruautés exercées auparavant par les chevaliers sur quelques prisonniers turcs; il n'épargna que le comte de Nevers et quelques personnages considérables, entre autres Boucicaut, dont il sera reparlé. Parmi les morts était l'amiral Jean de Vienne, qui, avec le sire de Couci, avait appuyé les remontrances de Sigismond avant la bataille. Je ne veux point omettre ce fait, afin de montrer que dans la chevalerie française il y eut toujours des hommes doués d'expérience et de sa-

gesse ; mais la folle présomption des jeunes princes et seigneurs emportait tout.

Azincourt est, avant Pavie, le dernier et le plus triste épisode de cette belle et lamentable histoire des champs de bataille de la chevalerie française. A Crécy, les chevaliers étaient allés se faire battre hardiment, ils avaient attaqué sans réflexion, avec une confiance presque joyeuse ; à Poitiers, déjà pensifs, ils n'avaient attaqué qu'avec des précautions ; à Azincourt, ils désespérèrent du succès même avant le combat, et, sans être pour cela plus prudents ou plus sages, attendirent l'attaque. On souffre à les voir arriver, 50 000 hommes brillants de riches armures et de cottes d'armes brodées, devant cette petite troupe de 12 000 Anglais mal vêtus qui va les égorger ; puis tout négliger, et le choix du champ de bataille et l'abri de la nuit ; bivouaquer en plein champ, le 24 octobre, quand l'ennemi se tient chaudement dans un village ; passer cette dernière nuit au milieu du tumulte des pages, des varlets et de toutes sortes de gens, jusqu'à cette heure froide du matin où, transis, mouillés de pluie, ils sentent leur gaieté se glacer, leurs membres et leur courage s'engourdir, et saluent d'un regard morne l'aurore attendue de ce jour qu'ils pressentent funeste. Ils avaient mis pied à terre ; ils enfonçaient jusqu'au mollet dans un sol détrempé, piétiné toute la nuit. Les signes d'une calamité prochaine devenaient si évi-

dents que, d'un mouvement unanime, ils s'embrasèrent les uns les autres, se pardonnèrent leurs mutuelles offenses et parurent s'apprêter non à vaincre, mais à mourir. Dans un grand abattement moral, tout devient indifférent; loin de songer à conjurer le malheur, on l'accepte, on s'y jette tête baissée. La plaine étroite avait obligé de former trois batailles. Tous les gentilshommes coururent à la première. Le connétable n'en put exclure que les ducs d'Alençon et de Bar avec le comte de Nevers pour commander la seconde bataille; les comtes de Dammartin, de Marle et de Fauquemberg, pour commander la troisième. Bien moins touchés de l'honneur du commandement que de celui d'être en première ligne, ces seigneurs n'acceptèrent ce poste qu'avec répugnance et, dès le début du combat, le désertèrent pour courir aux coups. On les retrouva parmi cette effroyable jonchée de 8000 gentilshommes que les Anglais égorgèrent en ce jour, sans quartier, à loisir, les trouvant plantés en terre comme des mannequins, sous le poids de leurs lourdes armures.

Cette horreur de l'arrière-garde était au reste un préjugé chevaleresque dont les chevaliers anglais eux-mêmes n'étaient pas toujours exempts. Avant la bataille d'Auray, Chandos voulut confier à messire Hue de Calverley le commandement de l'arrière-garde; Calverley s'en indigna comme d'un

outrage, et demanda quelle mauvaise action il avait faite pour qu'on ne le mit point au premier rang. En vain Chandos s'efforçait de lui faire comprendre que c'était un poste très-important qui lui donnerait beaucoup d'honneur; il fut obligé d'en venir aux supplications et presque aux larmes pour le décider: « Messire Hue, lui dit-il, ou il faut que vous le fassiez, ou il faut que je le fasse; or, regardez lequel il vaut mieux. »

## VI.

Les défauts qui causèrent ces grands revers de la chevalerie française lui étaient tellement inhérents, qu'elle les porta partout avec elle et ne put jamais s'en défaire, même après un long séjour en d'autres pays. A la suite de la quatrième croisade, une petite France féodale et chevaleresque avait été transplantée en Grèce. La cour du duc d'Athènes était toute brillante de fêtes et de tournois. En 1309, une grande compagnie d'aventuriers catalans, après avoir servi l'empereur de Constantinople, descendit en Grèce pour y chercher fortune. Gautier de Brienné, duc d'Athènes, bouillant chevalier, leur interdit l'entrée de son territoire. Pour toute réponse, ils entrent, brûlent leurs vaisseaux (sans métaphore); ils s'établissent dans une belle plaine près de Thèbes, le long du lac Copaïs, et atten-

dent. Bien certains que les chevaliers viendront à leur rencontre, les malins routiers labourent toute la plaine qui est devant eux, et la baignent des eaux du lac et du Céphise. Le printemps couvre bientôt cette terre féconde et trempée d'une riche verdure. Gautier arrive avec 700 chevaliers français, *aux éperons d'or*. La vue de cette belle plaine verte les attire; un si beau tapis leur paraît merveilleux pour courir au galop sur leurs immobiles ennemis. Toute cette cavalerie s'élançe, mais elle n'a pas fait cent bonds qu'elle reste prise par les pieds : une véritable armée de statues équestres. Les archers catalans, ravis du succès de leur stratagème, se mettent à tirer sur les chevaliers, comme on tire dans nos foires sur les figures de Bédouins, tout à leur aise. En même temps leur cavalerie prend un détour et tombe sur ceux des chevaliers qui tentaient de s'échapper, à quoi deux seulement réussirent. Le duché d'Athènes devint la conquête de ces routiers catalans, qui en firent hommage au fils du roi de Sicile. Ces gens-là n'étaient guère embarrassés pour vaincre une armée de chevaliers.

L'arrêt de la chevalerie était donc partout prononcé.

Telle est la série de grands revers qui, en un siècle, ruina partout la chevalerie française et prépara une révolution à la fois militaire et politique.

Est-ce là toute son histoire dans ce siècle? Tant s'en faut qu'elle soit si sombre. Ces nuages noirs s'entremêlent de beaux soleils, ces grands désastres, d'exploits de détail éclatants et d'une vie toute brillante. C'est un spectacle qu'offrent souvent les institutions pour qui la décadence est prochaine ou commence. Tandis que leurs vices essentiels se révèlent, leurs dernières richesses, leurs suprêmes raffinements s'étalent aux yeux. C'est comme le soleil plus riche de couleur à son déclin qu'à son chaud midi.

## CHAPITRE XVII.

Les petites actions de guerre. — Les défis.

On ne connaît pas la guerre de Cent ans, lorsqu'on n'en connaît que les trois grandes batailles. C'est une Iliade pleine d'épisodes et de détails; Iliade de plus d'un siècle, avec un pays de trois cents lieues en tous sens pour théâtre. L'Homère de cette Iliade, c'est Froissart, qui rappelle l'Homère antique autant que permis à un chroniqueur. Son livre fourmille d'une multitude de petites actions de guerre, combats, rencontres, défis, où l'on a la satisfaction de trouver la fortune plus égale et la France moins malheureuse. Froissart, malgré son penchant pour l'Angleterre, semble constater lui-même cette égalité, lorsqu'il abrège; au récit détaillé il substitue alors cette formule: « L'un jour gagnoient les François (ou les Anglois), et l'autre perdoient, ainsi que faits d'armes se démènent. » Le seul avantage, je crois, qu'il reconnaît aux Anglais, c'est la force du corps.

A en croire Christine de Pisan, la meilleure

chevalerie se trouve et doit se trouver en France. Qui fait les bons chevaliers? Le climat. (Montesquieu n'eût pas mieux dit.) Dans les pays chauds, il n'y a pas assez de sang, donc moins de courage que de ruse; dans les pays froids, il y a trop de sang, donc le courage est violent et aveugle; dans les pays tempérés, il n'y en a ni trop ni trop peu, et il en résulte un mélange de courage et de prudence qui constitue la vraie chevalerie. Théorie un peu téméraire au lendemain de Crécy et de Poitiers: c'est qu'il s'agit précisément d'effacer Crécy et Poitiers; Christine est un écrivain politique aux gages du roi de France.

Le sentiment de l'honneur, excité par l'émulation nationale, rendit très-acharnés la plupart des combats du xiv<sup>e</sup> siècle. Les mêmes écussons, à force de se rencontrer sur tant de champs de bataille, finissaient par être connus de tous. Nul ne pouvait espérer de se dérober à la honte. Toutes les actions étaient remarquées, recueillies et sévèrement jugées. Dans chacune d'elles, le chevalier se sentait donc responsable de l'honneur de sa famille et de la pureté de son écusson. Froissart cite le plus de noms qu'il peut. Il place au début une liste «des plus preux de cette histoire.» Il appelle les uns *preux*, les autres *souverains preux*. Il écrit, dit-il, pour encourager les nobles cœurs et leur montrer exemple en matière d'honneur. Dans son livre,

les familles nobles des deux nations retrouvaient, comme, dans le poëme d'Homère, les peuples et les villes de la Grèce, des titres d'ancienneté et d'honneur.

Stimulée par tous ces motifs, la valeur des chevaliers était indomptable. On voit dans Froissart très-peu d'exemples de chevaliers qui fuient, même devant un nombre supérieur. Souvent, au contraire, des troupes inférieures en nombre et poursuivies se retournent si on les provoque, et combattent jusqu'à la mort. On n'a donc point de reproches à faire aux chevaliers du XIV<sup>e</sup> siècle sous le rapport du courage. Il y en aura tantôt assez d'autres à leur adresser.

On aura une idée de l'acharnement des rencontres par celle de Marcheras en Bigorre, en l'année 1388. La garnison anglaise du château de Lourdes était allée faire du butin. Les Français la surprennent au retour. Les deux partis mettent pied à terre, laissent paître leurs chevaux, saisissent leurs lances et s'en viennent l'un sur l'autre aux cris de *saint Georges Lourdes!* et de *Notre-Dame de Bigorre!* Ils se heurtèrent de leurs lances, qui étaient si serrées et si fortement appuyées sur les poitrines, qu'il semblait que ce fût un pont. Quand ils eurent bien poussé leurs lances, ils les jetèrent à terre, et, déjà tout échauffés, prirent leurs haches; ils se mirent donc à combattre avec les haches et

à porter de grands coups, dont chacun avait le sien. Durant plus de trois heures ils se battirent ainsi et se firent de terribles blessures. Ceux qui étaient hors de combat, ou si maltraités et si épuisés d'haleine et de forces qu'ils ne pouvaient plus se soutenir, s'en allaient s'asseoir sur un fossé, ou au milieu du pré, ôtaient leurs bassinets et se rafraîchissaient; quand ils étaient bien rafraîchis, ils remettaient leurs bassinets et venaient encore recommencer à combattre. La bataille ne cessa que par la fatigue des uns et des autres. Ils ne pouvaient plus tenir les haches et les lances, et tous quittèrent leurs armures pour se rafraîchir. Les capitaines des deux troupes avaient été tués, et l'on emporta leurs corps. En mémoire de ce combat, on éleva une croix de pierre au lieu même où ces deux écuyers tombèrent et moururent. « La voilà, » dit en s'interrompant, et en étendant le bras vers le bord de la route, le chevalier Espaing de Lyon, qui racontait au bon Froissart cette véritable et dramatique histoire, tout en chevauchant vers la cour du comte de Foix. A ces mots, ajoute Froissart, nous nous agenouillâmes au pied de la croix, et nous y dîmes chacun pour les âmes des morts une patenôte, un *Ave Maria*, un *De profundis* et *Fidelium*.

Un curieux épisode de ce combat, c'est un varlet qui fait la leçon à son maître. Un bon écuyer, Ernauton de Sainte-Colombe, était fort malmené

par un écuyer du pays, Guillonnet de Salanges; il ne pouvait plus respirer. Il avait un varlet qui regardait la bataille sans combattre. Là se bornait le rôle ordinaire des varlets; mais celui-ci ne put voir de sang-froid son maître si maltraité. Il vint à lui, lui prit la hache des mains et lui dit: « Ernauton, allez vous asseoir et reposer, vous ne savez pas combattre. » Là-dessus, il donne à Guillonnet un si bon coup de hache sur le bassinnet, qu'il l'étourdit et le couche par terre, puis l'oblige à se rendre à son maître.

J'ai parlé tout à l'heure d'Homère. Comme ses héros, les chevaliers étaient en évidence dans le combat. On n'en voit guère, à la vérité, qui fasse fuir devant lui toute une armée. Des hommes d'armes, des archers les soutenaient. Mais ils sont en avant, ils font les principaux exploits; c'est sur eux que l'attention se porte. On vit même des armées s'arrêter, et, spectatrices, laisser le champ libre à deux chevaliers de renom qui se provoquaient. En 1378, deux troupes ennemies se rencontrèrent près de Cherbourg. Elles mirent pied à terre pour combattre. Un seul chevalier, messire Lancelot de Lorris, demeura sur son coursier, le glaive au poing, la targe au cou; s'avancant entre les deux troupes, il demanda une joute pour l'amour de sa dame.

Le défi fut entendu et répété parmi les Anglais,

et de leurs rangs sortit Jean de Copeland, moult roide chevalier. Au premier heurt, il transperça la targe, l'armure et le corps du malheureux Lancelot. Ce fut dommage, car il était bon chevalier, frisque et amoureux : il fut depuis bien regretté. Après avoir regardé ce combat, les deux troupes, à leur tour, se joignirent. Voilà une scène homérique, moins le sujet du défi. Mais la jactance des héros grecs qui se provoquent par l'insulte est bien moins touchante que la douce pensée du jeune chevalier qui demande poliment une joute pour l'amour de sa dame.

D'autres fois ces appertises d'armes se faisaient aux barrières des places assiégées. Robert Knolles assiégeait Noyon en 1370 et ne réussissait pas à attirer dehors les chevaliers de la ville. Un chevalier d'Écosse de son armée, messire Jean Seyton, homme hardi, courageux et avisé, sortit des rangs, sa lance au poing, monté sur son coursier, son page derrière lui, et, brochant des éperons, gravit la montagne vers la ville. Arrivé devant les barrières, il mit pied à terre, et dit à son page : « Ne t'en va pas d'ici. » Puis, tenant sa lance dans ses mains, il sauta par-dessus les barrières. Il y avait là de bons chevaliers du pays, messire Jean de Roye, Lancelot de Lorris, ce gentil chevalier dont on a lu tout à l'heure la triste fin, et dix ou douze autres qui furent émerveillés, ne sachant

ce qu'il voulait faire. « Seigneurs, dit le chevalier écossais, je vous viens voir; vous n'osez sortir de vos barrières et j'ose y entrer; je veux mesurer ma chevalerie à la vôtre, et prenez-moi si vous pouvez. » Cela dit, il se mit à leur lancer de grands coups de lance, et eux à lui. Pendant une heure, il s'escarmoucha lui seul contre eux tous si vaillamment, qu'il blessa deux des leurs. Les gens de la ville le regardaient de la porte et des créneaux en grande admiration; ils eussent pu lui faire beaucoup de mal à coups de flèches s'ils eussent voulu; mais non, car les chevaliers français le leur avaient défendu. Pour lui, il y prenait tant de plaisir, qu'il s'y oubliait tout à fait. Son page, qui s'en aperçut, vint sur son coursier, près des barrières, et lui dit en son langage: « Partez, monseigneur; il est temps, nos gens s'en vont. » Le chevalier l'entendit, prit ses mesures, et, après avoir encore lancé deux ou trois coups, sauta hors des barrières sans nul dommage; puis, tout armé qu'il était, il s'élança sur son coursier, derrière son page, et, brochant des éperons: « Adieu, adieu, seigneurs, cria-t-il aux Français, grands mercis. » Il eut bientôt rejoint l'armée anglaise.

On eût été blâmé d'interrompre ou de secourir des chevaliers combattant à nombre et à armes égales. On respectait un tel combat. Quand le prince de Galles prit et ravagea si horriblement

Limoges, trois seigneurs, messire Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche et Roger de Beaufort, capitaines de la cité, se disaient entre eux : « Nous sommes perdus ; or, vendons chèrement notre vie, ainsi que chevaliers doivent faire. » Messire Jean de Villemur dit à Roger de Beaufort : « Roger, il vous faut être chevalier. » Roger répondit : « Sire, je ne suis pas encore si vaillant que je doive être fait chevalier ; je vous remercie de m'en avoir fait souvenir. » Ils n'en dirent pas plus, ils n'avaient guère le temps de parler longuement. Ils se rassemblèrent en une place, s'adossèrent à un vieux mur, et là, messire Jean de Villemur et messire Hugues de La Roche déployèrent leurs bannières. Il pouvait y avoir autour d'eux quatre-vingts combattants. Le duc de Lancastre et le comte de Cambridge arrivèrent avec leurs gens ; les hommes d'armes français furent bientôt tous tués ou pris. Les deux chevaliers et l'écuyer Roger tinrent seuls pendant longtemps. Le duc de Lancastre combattait avec Jean de Villemur, qui était grand chevalier, fort de corps et bien taillé de tous ses membres ; le comte de Cambridge avec Hugues de La Roche, et le comte de Pembroke avec Roger de Beaufort. Ces trois contre trois firent de grandes appertises d'armes : tous les autres se tenaient à l'écart, et malheur à qui s'en fût mêlé ! Le prince de Galles, dans son carrosse, survint

pendant le combat, et prit tant de plaisir à le regarder, que sa sombre colère en fut adoucie. Il fallut enfin que les trois Français se rendissent: « Seigneurs, dirent-ils, nous sommes vôtres, vous nous avez conquis. Traitez-nous selon le droit des armes. — Pardieu, messire Jean, dit le duc de Lancastre, nous ne le voudrions pas autrement faire, et nous vous recevons comme nos prisonniers. » Le droit des armes était donc celui de l'humanité et de la courtoisie.

## CHAPITRE XVIII.

### Courtoisie.

La guerre était acharnée et sanglante ; elle n'était rien moins que barbare. Si l'on se rappelle ce qu'elle était au temps de la première croisade, on sentira aisément la différence. On a dit qu'au moyen âge, il n'y avait dans toute l'Europe que deux nations, les gentilshommes et les vilains : entre elles, les guerres sérieuses ; tout le reste n'était que querelles de famille. Ce n'est point trop dire. Les gentilshommes de tous les pays se croyaient pétris d'un même limon, et les vilains d'un autre. Ils eussent bien voulu ajouter un huitième jour à la création, pour les vilains. Quand les communes étaient vaincues quelque part, toutes les cours de la chrétienté se réjouissaient. Quand la chevalerie française eut écrasé les Flamands à Rosebecque, tous les nobles de l'Europe la félicitèrent comme lui devant leur salut.

Pourtant le bien est partout à côté du mal. Cet esprit de famille de tous les gentilshommes, qui les

rendait si orgueilleux et si durs pour le peuple, les rendait entre eux courtois et presque bienveillants. La même raison qui causait l'atrocité des guerres civiles mettait de la douceur dans les guerres internationales. De noble à vilain, la foi jurée n'était qu'un vain mot; de noble à noble, elle était sacrée. La gentilhommerie ne suffit point à expliquer cela; il y faut ajouter la chevalerie. Car, dans tous les temps, les aristocraties ont travaillé ensemble, comme les démocraties ensemble et les despotes ensemble, chaque principe cherchant partout son semblable et s'efforçant de vivre et de s'étendre le plus possible. Mais ce n'est qu'au moyen âge qu'on voit des aristocraties ennemies si pleines d'égards réciproques. Ce n'était pas tant à titre de nobles qu'à titre de chevaliers qu'elles se traitaient ainsi. Au lieu de la race s'ajoutait le lien de la fraternité chevaleresque.

Les exemples surabondent, et il y a plaisir à les citer.

Tout le monde sait qu'après Poitiers, le prince de Galles voulut lui-même servir à table le roi Jean, son prisonnier. Lorsque, quatre ans après, Édouard rendit à Jean la liberté, il lui donna à Calais un grand souper qui fut servi par ses enfants, le duc de Lancastre et les plus grands barons d'Angleterre, tous le chef découvert.

Ce sont là, si l'on veut, des égards politiques

entre têtes couronnées. Mais voici un trait où Édouard et son fils, ces gens si froids sur le champ de bataille, paraissent aussi chevaleresques et aussi aventureux que princes peuvent l'être. Aimery de Pavie, chevalier lombard, était gouverneur de Calais pour l'Angleterre. Séduit par les offres d'argent de Geoffroy de Chargny, seigneur français, il promit de lui livrer le château. Édouard fut instruit de ce projet de trahison. Il fit venir Aimery, lui dit qu'il savait tout, lui pardonna et lui enjoignit de continuer à traiter le marché comme auparavant. Lui-même passa la mer et se rendit à Calais. La nuit convenue pour la livraison du château, les chevaliers français se présentèrent. Édouard, qui les attendait, tomba aussitôt sur eux avec ses chevaliers, mais sans se faire connaître. Il avait laissé le commandement de cette curieuse entreprise à Gautier de Mauny, et combattait sous ses ordres, ainsi que le prince de Galles, en simple chevalier. Il eut affaire à Eustache de Ribeaumont, ce bon chevalier que l'on a déjà vu paraître en plusieurs circonstances, et deux fois Eustache, qui ne soupçonnait point sur quelle tête auguste tombaient ses coups, l'abattit sur les genoux. Les Anglais, attentifs, secoururent le roi, et Ribeaumont, mieux instruit, lui rendit son épée. Ce combat se livrait dans la nuit du 31 décembre 1349. Cette date même fut pour Édouard un prétexte de courtoisie. Il fit dire

aux chevaliers français prisonniers qu'il voulait, cette nuit de l'an, leur donner à tous à souper en son château de Calais. Il les fit vêtir de robes neuves. Le souper servi, le roi lava et les fit laver, puis il s'assit à table et les fit asseoir près de lui très-honorablement. Le premier mets fut servi par le gentil prince de Galles et les chevaliers d'Angleterre, qui allèrent ensuite s'asseoir eux-mêmes à une autre table. Après souper, on leva les tables; le roi demeura dans la salle au milieu de ces chevaliers français et anglais, et, quittant le haut bout où il était assis, se mit à aller de l'un à l'autre en parlant à chacun. Arrivé à Eustache de Ribeaumont, il lui dit tout joyeusement : « Messire Eustache, vous êtes le chevalier du monde que j'aie jamais vu le plus vaillant à attaquer et à se défendre. Dans aucune bataille je n'ai trouvé d'adversaire qui m'ait donné tant à faire que vous tout à l'heure. Je vous donne donc le prix d'armes, de l'avis et jugement de tous les chevaliers de ma cour. » A ces mots, il prit le chapelet (toque) de perles fines qu'il portait sur sa tête, le plaça sur celle de monseigneur Eustache et ajouta : « Messire Eustache, je vous donne ce chapelet comme au mieux combattant de ceux de dedans et de dehors, et vous prie de le porter cette année pour l'amour de moi. Je sais bien que vous êtes gai et amoureux, et que vous aimez à vous trouver parmi les dames et damoiselles : dites

donc partout où vous irez que c'est moi qui vous l'ai donné. Et comme vous êtes mon prisonnier, je vous tiens quitte de votre prison : vous pouvez partir demain, si vous voulez. »

Un roi qui avoue à un simple chevalier qu'il a eu fort à faire avec lui, que sa personne sacrée a pu risquer d'être vaincue, vu l'orgueil et la vanité ordinaire des rois, c'est, convenez-en, une rare et belle chose. Faites-en honneur à la chevalerie.

En 1343, Philippe de Valois fit décapiter des chevaliers bretons et normands, sous prétexte d'intelligences avec l'Angleterre. Dans le premier mouvement de son indignation, Édouard voulait, par représailles, faire mourir Hervé de Léon, son prisonnier. Le comte de Derby lui fit entendre que la félonie du roi de France ne devait point entraîner celle du roi d'Angleterre. Touché de cette raison, Édouard fit venir son prisonnier, lui rendit la liberté et lui dit : « Ha ! messire Hervé, messire Hervé, mon adversaire Philippe de Valois a montré sa félonie et cruauté en faisant mourir ces nobles chevaliers. Si je ne regardais que sa conduite, je vous ferais subir le même sort. Mais je me vaincrai moi-même ; qu'il fasse ses volontés ; pour moi, je garderai mon honneur intact. » Il chargea Hervé d'aller défier le roi de France. Quelques jours après devait se célébrer la fête de saint Georges, la grande fête de l'Angleterre. Édouard ne voulut pas que le

défi qu'il adressait au roi de France en diminuât l'éclat et que les relations courtoises des deux pays fussent pour cela interrompues. « Surtout, ajoutait-il en achevant de donner à messire Hervé sa commission, surtout dites bien à tous chevaliers et écuyers de par delà qu'ils ne laissent point pour cela de venir à notre fête, car nous les y verrons très-volontiers, et ils auront sauf aller et sauf venir quinze jours avant et après la fête. »

Entre gens qui se traitaient si bien, être prisonnier de guerre n'était pas un grand malheur. Point d'autres chaînes que celle de la parole donnée; point d'autre prison que la cour même du souverain vainqueur, où le prisonnier était quelquefois plus fêté qu'il ne l'eût été en son propre pays. Le seul désagrément était la rançon. Mais on a vu que le roi Édouard en exempta quelquefois les prisonniers qu'il estimait. D'ailleurs tout était plaisir. Le comte d'Eu et de Guines, connétable de France, fut fait prisonnier. C'était l'un des plus élégants chevaliers du xiv<sup>e</sup> siècle, « gai, plaisant, joli et léger. » En grâce et en belles manières nul ne rivalisait avec lui. Il fit les délices de la cour d'Angleterre; le roi, la reine, les seigneurs, les dames en raffolaient. Il obtint sa liberté moyennant rançon. A peine arrivé en France, le roi Jean l'accusa de trahison et lui fit couper la tête. La captivité lui avait mieux valu que la liberté.

N'est-on pas révolté de ces allures violentes des deux premiers Valois, en opposition avec la conduite si courtoise du roi d'Angleterre? La cour de France était pourtant le foyer brillant de toute chevalerie et courtoisie. C'est que les chevaliers français valaient mieux que leurs rois.

Le retour du roi Jean en Angleterre est cité aux enfants comme un trait fort chevaleresque. Le duc d'Anjou, son fils, donné comme otage par le traité de Brétigny, et retenu seulement sur parole, s'était échappé assez vilainement. Jean déclara qu'il irait prendre sa place, et que, si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait encore se retrouver dans le cœur des rois. Accordons-lui cette belle parole, comme nous accordons à François I<sup>er</sup> le fameux « fors l'honneur. » Il faut idéaliser un peu les rois et les princes. Christine de Pisan déclare n'en vouloir jamais dire que le bien. Un chroniqueur moins respectueux, mais plus sérieux que Christine, prétend que ce fut le plaisir qui ramena Jean en Angleterre. Froissart, qui ménage tout le monde pour être bien reçu partout, le laisse entendre aussi. Entre Jean et Régulus, je ne vois rien de commun. Jean savait qu'il trouverait en Angleterre, non un supplice, mais un accueil courtois et des fêtes : il n'y fut pas reçu comme un prisonnier, mais comme un hôte; il ne mourut pas dans un tonneau hérissé de pointes de fer, mais dans son hôtel de Savoie,

à Londres, au sein des plaisirs et victime des plaisirs. Cela fait plus d'honneur au roi d'Angleterre qu'au roi de France.

C'en est assez sur la courtoisie anglaise; il faut parler enfin de la courtoisie française. Nous passerons à un autre règne, mais non pas à celui de Charles V. La bonne Christine prouve, par toutes sortes de raisons, que Charles V fut parfait chevalier. Là-dessus elle s'efforce de faire signifier à ce mot *chevalier* une foule de choses qu'il ne signifie point ordinairement, et elle en donne des définitions qui s'appliqueraient tout aussi bien au législateur, au moine, ou à tout homme de réflexion et de science. Je doute que Charles eût la prétention d'être un chevalier. Quand il envoya défier le roi d'Angleterre par un valet de cuisine et non par un héraut d'armes, il me semble qu'il insulta non-seulement ce roi, mais toute la chevalerie. S'il n'avait pas sauvé la France, on ne pourrait que l'en blâmer.

Le règne de Charles VI ramena, avec les défauts, les qualités de la chevalerie. Je ne sais rien de plus admirable que l'accueil fait aux Anglais, en 1391, dans la ville d'Amiens. Le roi de France, ses oncles, d'une part, et le conseil du roi d'Angleterre, de l'autre, s'y réunirent dans l'espoir de conclure une paix définitive. Une foule de chevaliers des deux nations accoururent. Tous les chevaliers anglais,

tant que dura leur séjour, furent défrayés au compte du roi de France. Charles VI rendit même une ordonnance qui enjoignait aux hôteliers, *sous peine de forfaiture*, de ne prendre ni accepter l'argent des Anglais « ni pour boire, ni pour manger, ni pour autres communs frais. » Il ordonna, et les termes sont si forts que je veux les citer, « que nul ne fût si outrageux, *sur peine d'être décollé*, qu'il eût parole rigoureuse, débat ni querelle, en la cité d'Amiens ni au dehors, avec les Anglais, et que nul chevalier ni écuyer, *sur peine de l'indignation du roi*, ne parlât de faire armes avec aucun chevalier ou écuyer d'Angleterre; enfin que tous chevaliers et écuyers de France, soit aux champs, soit au palais, soit dans les églises, fussent attentifs à réjouir par de douces et courtoises paroles les chevaliers et écuyers d'Angleterre.... » Si un Anglais était trouvé le soir égaré par les rues, on devait le ramener courtoisement en son hôtel. Les chevaliers et écuyers français devaient aller le soir avec des torches, mais point les Anglais, qui jouissaient ainsi, sans peine ni dépense, de la lumière française, dans un temps où les réverbères n'étaient pas inventés. Je ne pense pas que l'hospitalité ait été jamais plus complètement et plus courtoisement pratiquée; et, quand on songe que cela se passait au milieu même de ces cent ans de guerre acharnée que se firent la France et l'Angleterre, on s'aper-

çoit bien que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que ces deux grandes nations se connaissent et s'estiment.

Voici un autre exemple bien frappant de loyauté internationale, en même temps que de point d'honneur national. Un très-noble chevalier anglais, messire Pierre de Courtenay, vint à la cour de France et demanda à faire armes avec messire Guy de La Trémoille. La joute commença sous les yeux du roi et des seigneurs; mais, après le premier coup de lance, le roi déclara que c'était assez. Courtenay, peu satisfait, malgré les beaux présents qu'on lui fit, reprit le chemin de l'Angleterre. On lui donna pour l'accompagner, par honneur, le sire de Clary, hardi et entreprenant chevalier. Ils s'arrêtèrent en route à Luxeuil-en-Artois, auprès de la comtesse de Saint-Pol, qui les reçut gracieusement. On causa. La comtesse demanda au chevalier anglais ce qu'il pensait du royaume de France. Il répondit qu'il le trouvait grand, beau, riche et bien défendu. « Et, continua-t-elle, êtes-vous content des seigneurs de France? Ne vous ont-ils pas fait bonne chère et bon accueil?— Certes, madame, je suis fort content d'eux pour ce qui est de l'accueil; mais, quant à l'objet de mon voyage, ils m'ont médiocrement satisfait. Si le sire de Clary, chevalier de France, fût venu en Angleterre et qu'il eût demandé armes à qui que ce fût, on l'eût servi

pleinement selon son désir. Je n'ai pas été traité ainsi. J'étais venu d'Angleterre à grands frais et à grande fatigue pour faire armes; on nous mit, à la vérité, l'un devant l'autre, en armes, messire de La Trémoille et moi; mais à peine eûmes-nous jouté une lance, qu'on nous arrêta, et l'on me dit de par le roi que c'était assez. Je le dis, madame, et le dirai et maintiendrai partout où je viendrai, que je n'ai pas trouvé à qui faire armes, et que la faute n'en a pas été à moi, mais aux chevaliers de France.» La comtesse engagea le sire de Courtenay à ne point se courroucer, l'assurant qu'il n'avait encouru aucun blâme en obéissant à la prière du roi; et le lendemain, quand les deux chevaliers prirent congé d'elle, elle donna à chacun une très-belle boucle d'or. Quand ils furent arrivés près de Calais, le sire de Courtenay remercia le sire de Clary, et le pria de ne pas aller plus loin. Clary avait encore sur le cœur les paroles que le chevalier anglais avait dites à la comtesse: « Messire Pierre, lui dit-il, vous êtes en Angleterre, sur la terre de votre roi. Je vous ai accompagné jusqu'ici, par l'ordre du roi, notre sire, et de monseigneur de Bourgogne. Maintenant, rappelez-vous le langage que vous avez tenu en la chambre de Mme de Saint-Pol; vous avez parlé là d'une manière injurieuse pour les chevaliers de France. Sachez donc que je m'offre ici, quoique je sois l'un des moindres

de ce pays, pour prouver que le royaume de France n'est pas si vide de chevalerie que vous ne trouviez bien avec qui faire armes ; et si vous le voulez, ce sera avec moi, ou ce soir ou demain matin. Ce n'est point par haine contre vous que je parle ainsi ; c'est uniquement pour garder l'honneur de notre côté ; car je ne veux pas que, de retour en Angleterre, vous vous vantiez d'avoir, sans coup férir, déconfit les chevaliers de France.— Sire de Clary, répondit Courtenay, vous parlez bien, et j'accepte votre parole ; soyez donc, demain matin, à cette place, j'y serai aussi, et nous courrons ensemble, l'un contre l'autre, trois courses de lance ; vous rachèterez ainsi l'honneur du roi de France, et me ferez grand plaisir.— Je vous promets, dit le sire de Clary, que je serai ici à l'heure que vous me dites. » Ils se séparèrent là-dessus, et, comme on se faisait souvent la guerre sur la frontière de Calais et de Boulogne, ils n'eurent pas de peine à se pourvoir d'armes, de targes, de chevaux et de lances bonnes et roides. Le lendemain, à l'heure dite, ils se rencontrèrent au lieu où ils avaient causé la veille. Le capitaine de Calais accompagnait Courtenay, et le sire de Clary avait amené aussi quelques compagnons. On leur donna les lances, ils s'éloignèrent, éperonnèrent leurs chevaux et coururent l'un sur l'autre : ils se manquèrent cette première fois, et en parurent fort mécontents. A

la seconde joute, ils se rencontrèrent et vinrent droit l'un sur l'autre. Le sire de Clary atteignit le chevalier d'Angleterre avec tant de force, que sa lance lui perça la targe et l'épaule, et qu'elle ressortait de la longueur de la main. Le sire de Clary acheva sa course, se retourna et s'arrêta comme doit faire tout chevalier bien instruit. Voyant, toutefois, que le chevalier anglais était à terre, et pensant bien qu'il l'avait blessé, parce que sa lance avait volé en éclats, il se rapprocha et demanda si son adversaire en voulait encore. « Nenni, chevalier, répondit le capitaine de Calais; allez-vous-en, car vous en avez assez fait. »

Le sire de Clary retourna en France, bien persuadé qu'on le louerait de sa bonne conduite. Il n'en fut rien : les uns l'appelaient traître, pour avoir blessé et mis en péril de mort un chevalier étranger confié à ses soins; d'autres ajoutaient même qu'il avait mérité de perdre sa terre et d'être banni à tout jamais du royaume. Le sire de La Trémoille était le plus animé contre lui. Clary fut mandé devant le roi et son conseil. On lui dit qu'il avait forfait à son devoir et mérité d'être gravement puni. Stupéfait, à ces dures paroles, il se défendit avec une noble énergie. Il rapporta les paroles du sire de Courtenay. « Messeigneurs, ajouta-t-il, quand je l'ouis dire cette parole en ma présence devant une si haute dame que la comtesse de Saint-Pol, sœur

du roi d'Angleterre, elle me fut trop pesante ; néanmoins je me contins sur l'heure, parce que vous l'aviez confié à ma garde, et je ne lui en fis rien voir tant que nous fûmes dans le royaume de France. A la vérité, en prenant congé de lui, dans la marche de Calais, je lui rappelai les paroles qu'il avait dites à Luxeuil.... (Ici le récit du combat.) Vous m'avez mandé, je suis venu ; je pense avoir bien agi et gardé l'honneur du royaume de France et des chevaliers qui y sont. Je vous ai conté la pure vérité du fait. Je m'en remets au jugement de monseigneur le connétable et de messeigneurs les maréchaux de France ; je m'en remets au chevalier messire Pierre de Courtenay lui-même, et aussi à ce que voudront décider, bien conseillés et informés, tous chevaliers et écuyers d'honneur de France et d'Angleterre. » Quand on eut entendu le sire de Clary, on changea de sentiments à son égard. Il ne put toutefois échapper à un sévère châtement, et demeura quelque temps en prison, sa terre saisie, et sur le point d'être banni du royaume. Quand l'intercession de quelques puissants personnages, et en particulier de la comtesse de Saint-Pol, eut amené sa délivrance, on le mit en liberté avec ces sévères paroles : « Sire de Clary, vous avez mal agi quand vous vous offrites à faire armes avec messire Pierre de Courtenay, qui était sous le sauf-conduit du roi et remis

en votre garde pour le conduire jusqu'à la ville de Calais. Vous avez eu tort, quand vous relevâtes ses paroles avant d'être revenu en France auprès des seigneurs et de leur avoir dit : « Telles paroles « impétueuses contre l'honneur des chevaliers de « France ont été dites en ma présence par messire « Pierre de Courtenay. » Ce qu'on vous eût conseillé de faire, vous l'eussiez fait ; et c'est pour avoir agi autrement que vous avez été puni. Or, soyez une autre fois mieux avisé. — Grands mercis ! répondit le sire de Clary ; mais je pensais avoir bien fait. »

On voit avec quelle sévérité, même excessive, les règles de la courtoisie internationale étaient maintenues. Chaque jour, à la guerre, dans les défis et les duels où se provoquaient les chevaliers et les écuyers des deux nations, éclataient la même courtoisie et la même loyauté ; et, si quelque coup déloyal ou malheureux attristait le combat, l'indignation ou le chagrin était égal dans les deux camps.

## CHAPITRE XIX.

Joutes de Saint-Ingelleberth.

En 1389, le roi Charles VI demeura une quinzaine de jours à Montpellier. Jeune et porté au plaisir, il passa ce temps dans les fêtes, au milieu des jolies dames de l'endroit. Il dansait avec elles toute la nuit, leur donnait de beaux soupers, offrait à toutes, selon leur mérite, des anneaux, des agrafes, des boucles d'or. Or, les ébattements des dames et des damoiselles encourageant volontiers les cœurs des jeunes gentilshommes, et les élèvent au désir et à la recherche de l'honneur. C'est ce qui arriva en cette occasion. Il y avait, en la compagnie du roi, trois jeunes gentilshommes de haut rang et de grande vaillance : Boucicaut le jeune, messire Regnault de Roze et le seigneur de Saint-Py. Ils entendirent raconter l'aventure du sire de Clary, et, ressentant encore l'injure du langage tenu par Pierre de Courtenay, résolurent d'obtenir une satisfaction éclatante pour l'honneur de la chevalerie française. Ils déclarèrent qu'à l'été prochain

ils iraient faire armes sur la frontière de Calais, attendant pendant trente jours tous ceux qui voudraient se présenter. La guerre entre la France et l'Angleterre était alors suspendue par une trêve de trois ans. Les vieux conseillers du roi ne virent pas d'un bon œil l'entreprise des jeunes chevaliers : ils craignaient qu'elle ne fût l'occasion d'une rupture. Mais le roi, jeune comme eux, s'écria : « Qu'on leur laisse faire leur emprise, puisqu'ils l'ont promis et juré devant les dames de Montpellier. Ils sont jeunes et vaillants, ils la mèneront à bien. » Il eut toutefois la prudence d'exiger que les termes du défi qu'ils feraient porter dans les cours étrangères seraient vus et collationnés dans son conseil, pour en retrancher tout ce que la fougue et l'orgueil du jeune âge eût pu y introduire de blessant. Les trois chevaliers y consentirent, prirent un clerc, de l'encre et du papier, s'enfermèrent dans une chambre et dictèrent au clerc ce qui suit :

« Pour le grand désir que nous avons d'avoir la connaissance des nobles gentilshommes, chevaliers et écuyers étrangers du royaume de France et des autres royaumes lointains, nous serons à Saint-Ingelleberth le vingtième jour du mois de mai prochain, et nous y serons trente jours durant sans interruption. Et, tous les trente jours, hormis les vendredis, nous délivrerons tous chevaliers et écuyers, gentilshommes étrangers, de quelque pays qu'ils

soient, qui voudront y venir, chacun de cinq pointes de glaive ou cinq de rochet, selon qu'il leur plaira, de tous les deux, si cela leur agrée. Au dehors de notre logement, on trouvera nos targes et nos écus armoriés de nos armes, c'est-à-dire nos targes de guerre et nos écus de paix. Quiconque voudra jouter viendra ou enverra le jour précédent heurter d'une petite verge ou la targe ou l'écu qu'il lui plaira de choisir; s'il heurte ou fait heurter à la targe de guerre, le lendemain, de celui d'entre nous qu'il voudra, il aura la joute de guerre; et s'il heurte ou fait heurter à la targe de paix, il aura la joute de paix. Il conviendra que tous ceux qui viendront ou enverront heurter disent ou fassent dire leur nom à ceux qui seront préposés par nous à la garde des targes de guerre et des écus de paix... Et prions tous les nobles chevaliers et écuyers étrangers de ne point imaginer que nous fassions cette chose par orgueil, haine ou malveillance, mais pour les voir et avoir leur honorable compagnie et accointance, laquelle de tout cœur nous désirons. Nulle de nos targes, ou de celles de ceux qui voudront jouter avec nous, ne sera couverte de fer ou d'acier, et il n'y aura, de part ni d'autre, nulle fraude, tromperie ou mal engin. Et pour que tous les gentilshommes, nobles chevaliers ou écuyers, qui auront connaissance de cette chose, la tiennent pour positive, nous avons scellé ces

lettres du sceau de nos armes. Écrites, faites et données à Montpellier le vingtième jour du mois de novembre, en l'an de grâce de N. S. mille trois cent quatre-vingt-neuf. » Et au-dessous : « Regnault de Roze, Boucicaut, Saint-Py. »

Cette pièce fut approuvée. Le roi fit venir les chevaliers en sa chambre, et leur donna congé en leur disant : « Boucicaut, Regnault et vous, Saint-Py, en cette occasion gardez bien votre honneur et celui de notre royaume ; quant à la dépense, ne l'épargnez pas, je suis votre garant pour dix mille francs. » Les trois chevaliers s'agenouillèrent devant le roi et dirent : « Sire, grands mercis. »

A l'entrée du joli mois de mai, les trois jeunes chevaliers vinrent à l'abbaye de Saint-Engelleberth. Là ils apprirent quel avait été le succès de leur cartel dans les pays étrangers ; une foule de chevaliers et d'écuyers d'Angleterre et d'Écosse étaient venus à Calais. Plus de cent d'entre eux avaient l'intention de faire armes ; les autres voulaient être simplement spectateurs. Cette nouvelle réjouit fort les trois chevaliers. Ils se hâtèrent de faire dresser entre Calais et Ingelleberth, dans une belle prairie toute verte et tout unie, trois pavillons vermeils, tout à fait beaux et riches ; devant chaque pavillon ils firent suspendre deux targes armoriées à leurs armes, l'une de paix, l'autre de guerre.

Le 21 du mois au matin, ils se tinrent tout armés

sous leurs pavillons, leurs chevaux harnachés et sellés, tout prêts enfin à faire armes avec le premier requérant. Le même jour sortirent de Calais les chevaliers et écuyers venus d'outre-mer pour jouter ou pour voir la joute. Une grande foule était aussi accourue du côté de la France pour assister à ce curieux spectacle; dans cette foule se tenait caché le jeune roi lui-même, qui n'avait pu résister au désir de voir ces joutes, et qui s'était échappé de la cour sans mettre dans sa confiance aucune autre personne que le sire de Garençières, qui l'accompagnait. Il assista aux joutes jusqu'au bout, et, quand il revint à la cour, nul ne sut, excepté ses plus intimes valets, où il avait été. Il redoutait les reproches des gens qui entendaient la royauté à la manière de Charles V, et qui ne voulaient pas qu'elle se compromît dans les jeux de la chevalerie.

Messire Jean de Hollande, frère du roi d'Angleterre, ouvrit la joute; il envoya un écuyer heurter la targe de guerre de Boucicaut, qui sortit de son pavillon tout armé, monta à cheval, et prit une targe et une lance bonne, roide et bien acérée. Les deux chevaliers s'éloignèrent, et, après s'être bien mesurés des yeux, éperonnèrent leurs chevaux et vinrent l'un sur l'autre avec une grande impétuosité. Boucicaut perça la targe du sire de Hollande et lui passa sa lance sous le bras sans le blesser. Ils

firent encore une seconde et une troisième joute, après quoi Boucicaut se tint immobile, témoignant par sa contenance qu'il ne voulait plus faire armes avec ce seigneur. Messire Jean de Hollande envoya donc un sien écuyer heurter la targe de guerre du seigneur de Saint-Py, qui sortit aussitôt de son pavillon, monta à cheval, prit sa targe et sa lance et brocha des éperons. Le sire de Hollande fut désheumé à ce coup. Il retourna vers ses gens, se fit renheumer et revint contre le sire de Saint-Py. Ils s'atteignirent en plein dans leurs targes, et le choc fut tel qu'ils faillirent vider les étriers. A la troisième joute, ils s'atteignirent au heaume avec une telle force que les étincelles toutes vermeilles en jaillirent.

Messire Jean de Hollande, ayant couru ses six lances à la grande satisfaction des Anglais et des Français, se retira, et le comte Maréchal, gentil chevalier d'Angleterre, envoya heurter l'écu de guerre de messire Regnault de Roye. Messire Regnault sortit de son pavillon, monta à cheval, se fit mettre et boucler sa targe au col et prit sa lance. Ils éperonnèrent leurs chevaux et parfirent trois joutes fort honorablement.

Les joutes se continuèrent ainsi pendant tout le jour, et l'on remarqua parmi les chevaliers anglais ce même Pierre de Courtenay, que le sire de Clary avait un jour mis à la raison. Il envoya son écuyer

heurter les trois targes de guerre. On en fut fort étonné, et on lui demanda comment il l'entendait. Il répondit qu'il désirait courir deux lances avec chacun des chevaliers français, ce qui lui fut accordé. Ces six lances furent fort bien courues, et l'insatiable chevalier anglais en demandait encore une ; mais on la lui refusa, car les tenants n'étaient pas obligés à plus de cinq lances, d'après le cartel. Le soir venu, les Anglais se retirèrent à Calais, et les Français à Saint-Ingelleberth.

Le lendemain mardi, après la messe ouïe et après boire, les chevaliers et écuyers anglais revinrent sur le champ, et l'on jouta encore jusqu'au soir. De même le mercredi, de même le jeudi. Ces joutes furent tout à fait remarquables par leur bonne ordonnance et leur heureux succès. Quoiqu'elles se fissent toutes à fer de glaive et non à armes courtoises, car je ne vois pas qu'aucun des Anglais ait envoyé heurter les targes de paix, il n'y eut qu'une blessure un peu sérieuse : messire Regnault de Roye perça le bras à messire Godefroy de Seyton. Les Anglais ne lui en firent aucun reproche ; car c'est l'aventure des armes : il arrive bien à l'un et mal à l'autre. Il n'y eut aussi qu'un coup déloyal pendant ces quatre jours. Il fut porté par un certain chevalier de Bohême, de la chambre de la reine d'Angleterre, que l'on appelait Herr Hans, messire Jean. Il atteignit de côté messire de Bou-

cicaud, et lui porta sur le heaume un mauvais coup. Les Anglais, indignés, déclarèrent qu'il avait perdu armes et cheval si les Français voulaient. Mais ceux-ci pardonnèrent au coupable, et lui accordèrent de jouter encore une lance. Il envoya heurter l'écu de guerre de messire Regnault de Roye, qui se tenait dans son pavillon et n'avait point encore fait armes ce jour-là. Messire Regnault était alors l'un des plus forts et plus rudes jouteurs de France, et, en outre, il aimait par amour une jeune et belle dame, ce qui doublait son courage. Il avisa le Bohémien félon, et prit d'autant mieux ses mesures qu'il voulait lui faire payer sa félonie. Il l'atteignit en effet avec une telle violence qu'il l'enleva de son cheval, et le porta par terre si rudement qu'on le crut mort. Il ne l'était point, mais il n'eut plus envie de jouter ce jour-là. Les Anglais étaient ravis, quoiqu'il fût des leurs, de le voir si justement puni.

Le soir du quatrième jour, tous les chevaliers anglais qui avaient jouté vinrent ensemble vers les chevaliers français, les remercièrent grandement de leurs procédés, et leur dirent : « Tous les chevaliers et écuyers de notre compagnie qui voulaient jouter ont fait armes. Nous prenons donc congé de vous et nous allons retourner en Angleterre. Nous sommes assurés que qui voudra jouter avec vous vous trouvera ici les trente jours durant, selon la teneur de votre cri. Revenus en Angleterre, nous

vous promettons de parler de ces armes à tous les chevaliers et écuyers que nous verrons et de les exhorter à vous venir voir.—Grands mercis, répondirent les trois chevaliers; il leur sera fait bon accueil, et nous les délivrerons selon le droit des armes, comme nous vous avons délivrés. Nous vous remercions grandement de la courtoisie que vous nous avez faite. » Là-dessus, les chevaliers des deux nations se séparèrent : ceux d'Angleterre retournèrent en leur pays; les trois Français tinrent encore le champ jusqu'à l'expiration des trente jours. Revenus à la cour de France, ils y furent grandement fêtés, car ils s'étaient comportés vaillamment et avaient gardé l'honneur du royaume de France.

## CHAPITRE XX.

Les dames au XIV<sup>e</sup> siècle.

J'ai dit qu'amour est sens et vie ...  
(FROISSART, *Espinette amoureuse.*)

Toutes servoit, toutes honnoroit pour  
l'amour d'une....  
(*Le livre des faits du maréchal de  
Boucicaut*, I, 9.)

Les dames ne furent pas plus négligées au XIV<sup>e</sup> siècle qu'au XIII<sup>e</sup>. Tout ce qui fut rompu de bois de lances pour l'amour d'elles effraye l'imagination : des forêts entières, je ne crains pas de le dire. On se tromperait bien si l'on croyait que les jeunes gens à tête légère fussent seuls occupés de ces sortes de soins. Jean Chandos, le chevalier le plus considérable de l'Angleterre, et Jean de Clermont, maréchal de France, se rencontrèrent la veille de la bataille de Poitiers, en chevauchant entre les deux camps. Ils portaient tous deux sur le bras gauche le même emblème : une dame bleue brodée au milieu d'un soleil d'or. « Chandos, s'écria le maréchal en s'arrêtant tout à coup, depuis quand

portez-vous ma devise?—Et vous la mienne? répliqua Chandos; car elle est aussi bien à moi qu'à vous.—Je vous le nie, repartit Jean de Clermont, et, n'était la trêve, je vous montrerais sur l'heure que vous avez tort de la porter.—Eh bien! reprit Chandos, demain matin vous me trouverez tout prêt à prouver par fait d'armes qu'elle est aussi bien à moi qu'à vous.—Chandos, Chandos, poursuivit le maréchal en s'éloignant, voilà bien comme vous êtes, vous autres Anglais; vous ne savez rien imaginer de nouveau, mais tout ce que vous voyez vous est bon à prendre.» Jean de Clermont fut tué le lendemain dans la bataille, sans avoir pu se rencontrer avec Chandos.

Un roi, en ce siècle, aima une grande dame en loyal chevalier, par pur amour. Ce fut Édouard III, et cette dame fut la comtesse de Salisbury. Honneur à elle, car le mérite ne fut point au roi. Il la courtsa longtemps, et fut très-mélancolique de ne pouvoir obtenir ses faveurs. Pour elle, les brillantes fêtes où il convoquait tous les gentilshommes et gentilsfemmes de son royaume, *sans nulle excuse*; pour elle, l'ordre de la Jarretière; pour elle, la devise: *Honni soit qui mal y pense!* Il l'avait vue pour la première fois en son château de Salisbury, quand la noble et belle comtesse, seule et sans son mari, se défendit si courageusement contre David Bruce, roi d'Écosse, enflammant par sa beauté et

ses douces paroles ceux qui gardaient la place. « Par le regard d'une telle dame et son doux ammonestement, un homme en doit valoir deux au besoin. » C'est Froissart qui le dit : la théorie n'a donc point changé depuis Raimbaud de Vaqueiras.

Si messire Eustache d'Aubrecicourt fut alors réputé un des plus vaillants chevaliers d'Angleterre, c'est qu'il aimait et était aimé. La jeune et jolie veuve du comte de Kent, Isabelle de Juliers, s'était éprise de lui au récit des grandes bacheleries et appertises d'armes qu'il faisait chaque jour. Elle lui envoyait des haquenées, des coursiers, des lettres amoureuses. Et quels exploits ne faisait pas un tel chevalier sur ces coursiers donnés par l'amour!

Lorsque Gautier de Mauny amena à Jeanne de Montfort, assiégée dans Hennebon, ce fameux secours qui la sauva, elle descendit en toute hâte de son château dès qu'elle l'aperçut, et l'embrassa plusieurs fois lui et tous ses compagnons; et tout le monde, en la voyant faire, fut d'avis que c'était une vaillante dame. Elle l'avait encore mieux prouvé, ce semble, dans une autre occasion où non-seulement elle avait, comme dame, enflammé ses chevaliers, mais où elle avait été elle-même le plus vaillant de ses chevaliers. Ce fut lorsque, venant d'Angleterre avec Robert d'Artois, son vaisseau fut attaqué en mer. Debout sur le pont, tout armée, un cœur de lion dans la poitrine, une

roide et tranchante épée à la main , elle combattait aussi bien que jamais homme fit. Elle fut l'héroïne de cette guerre héroïque de Bretagne, où furent faites tant de prouesses chevaleresques.

Voici une galanterie du *xiv<sup>e</sup>* siècle. L'écuier Jean de Bonne-Lance étant à Montferrand en Auvergne, parmi les dames et damoiselles, l'une d'elles, qui ne lui était pas indifférente, éleva la voix, et s'adressant à lui : « Je vous le dis, messire, je verrais volontiers un Anglais. On dit que ce sont de vaillantes gens d'armes, autant et plus vaillants que ceux de ce pays; et ils le montrent bien, car ils sont souvent en campagne et prennent sur nous villes et châteaux et les gardent. — Pardieu, dame, répondit Bonne-Lance, piqué d'honneur, si je réussis à en prendre un qui mérite d'être vu de vous, vous le verrez. — Grand merci, » dit-elle. Bonne-Lance quitta la ville et revint quelque temps après. A cette nouvelle, les dames et damoiselles se réunirent pour le festoyer, et vingt-sept d'entre elles le vinrent trouver en son hôtel. Il les accueillit avec beaucoup de grâce, et dit à la dame qui avait demandé de voir un Anglais : « Dame, je me veux acquitter envers vous. Je vous avais promis, il y a tantôt un mois, de vous montrer un Anglais. Dieu a voulu que j'en aie rencontré une troupe de bien vaillants, car ils nous ont donné fort à faire. Vous les verrez tout à votre loisir; car, pour l'amour de vous, je vous les laisserai en cette

ville jusqu'à ce qu'ils aient payé leur rançon.— Grand merci, » dirent en riant les dames ; et Bonne-Lance passa encore au milieu d'elles trois joyeuses journées, après quoi il partit de Montferrand.

Aujourd'hui, nous offrons à une dame un bouquet. On lui offrait alors un Anglais : c'était plus difficile et plus héroïque.

Si, dans le feu même de la guerre, les chevaliers étaient entre eux aussi courtois qu'on l'a vu, combien davantage ne devaient-ils pas l'être envers les dames ! Le duc de Berry pouvait aisément s'emparer du château Achart (1373), où la dame de Pleumartin était toute seule, ayant son mari prisonnier en Espagne. Mais elle vint le trouver et lui demanda de conclure une trêve qui durerait jusqu'au retour de son époux. « Je suis, lui dit-elle, une femme de nulle défense, et ne puis pas faire de l'héritage de mon seigneur à ma volonté ; peut-être, si je faisais quelque chose qui lui déplût, il m'en saurait mauvais gré et j'en serais blâmée.... » Touché de la position de cette dame, le duc ne fit point difficulté de lui accorder une trêve, à condition qu'elle ne l'emploierait point à augmenter la garnison et les ressources de son château.

Les Anglais avaient agi naguère moins courtoisement avec la vieille duchesse de Bourbon. Le duc de Bourbon assiégeait Belle-Perche. Les comtes de

Pembroke et de Cambridge vinrent secourir la ville avec quinze cents lances. Mais on était en 1370, en plein règne de Charles V, et toutes les provocations des chefs anglais ne purent faire sortir les assiégeants de la bastide où ils avaient pris position. Irrités, ils envoyèrent au duc de Bourbon le héraut d'armes Chandos, qui lui dit : « Mes maîtres et mes seigneurs vous mandent par moi que, puisque vous ne voulez point sortir de vos retranchements et combattre, dans trois jours, sire de Bourbon, à l'heure de midi, vous verrez mettre à cheval et emmener madame votre mère. Avisez à cela, et secourez-la si vous voulez et pouvez. — Chandos, Chandos, répondit le duc, dites à vos maîtres qu'ils guerroyent mal honorablement, d'avoir pris une femme âgée, seule au milieu de ses gens, et de l'emmener et ravir comme prisonnière; et l'on n'a point vu dans les guerres des seigneurs des temps passés que les dames et damoiselles y fussent prisonnières ni ravies. Ce sera un grand chagrin pour moi de voir emmener madame ma mère, et nous la raurons quand nous pourrons : mais ils n'emmenèrent pas la forteresse, et elle me demeurera. » Au jour et à l'heure dits, les Anglais sortirent de Belle-Perche au son des instruments, firent monter la vieille duchesse sur un palefroi bien équipé, et l'emmenèrent avec toutes ses dames et damoiselles. Les Français virent tout et ne bougèrent. Ils prirent

la place, et la vieille duchesse fut échangée quelque temps après contre un seigneur anglais.

Au contraire, le capital de Buch n'hésita pas, tout Anglais qu'il était, à porter secours aux trois cents dames et damoiselles françaises assiégées dans Meaux par les Jacques. Il revenait de la croisade de Prusse, en compagnie du comte de Foix, et tous deux n'avaient ensemble que soixante chevaliers; mais, apprenant à Châlons le danger de ces dames, parmi lesquelles étaient la duchesse de Normandie, femme du régent, et la duchesse d'Orléans, ils ne doutèrent pas que leur devoir ne fût d'aller les délivrer ou partager leur sort. Ils se jetèrent heureusement dans Meaux, firent une sortie impétueuse, tuèrent sept cents Jacques et dérobèrent ces nobles dames à une mort presque certaine.

Quand la femme d'Édouard II, fille de Philippe le Bel, chassée d'Angleterre, fut venue se réfugier sur le continent, messire Jean de Hainaut vint la voir. C'était un gentil chevalier à la fleur de son âge. Il ne put voir couler les larmes de cette belle ambitieuse détrônée sans en être si touché, qu'il s'écria en versant lui-même des larmes : « Vous voyez en moi, madame, votre chevalier qui ne vous manquera point, quand le monde entier vous manquerait; et je vous promets, moi et tous ceux que j'engagerai dans votre cause, de ne rien épargner, même notre vie, pour vous rétablir, vous et votre

fil, dans votre rang. » Comme on cherchait ensuite à le détourner d'une entreprise si périlleuse, il répondit qu'il n'avait qu'une mort à souffrir, qui était en la volonté de Notre-Seigneur ; qu'il avait promis à cette gentille dame de la conduire jusqu'en son royaume, et qu'il ne lui manquerait point, y dût-il mourir : car, ajoutait-il, tous chevaliers doivent aider, selon leur loyal pouvoir, toutes dames et pucelles chassées et dépouillées, même sans en avoir été requis. L'entreprise eut un plein succès. Isabelle renversa son indigne époux, et mit sur le trône son fils Édouard III. Bientôt après, Édouard épousa la belle Philippa de Hainaut, dont il s'était épris dans son court exil. Il se trouva qu'en suivant la loi chevaleresque, Jean de Hainaut avait servi parfaitement ses intérêts, puisqu'il devint par ce mariage l'oncle du monarque qui fut bientôt après le puissant vainqueur de Crécy.

Il paraît que les beaux principes de Jean de Hainaut, qui étaient ceux de toute la chevalerie, n'étaient plus guère observés à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle ; car il y avait alors une foule de dames et damoiselles dépouillées de leurs héritages ou inquiétées dans leurs droits par des hommes puissants, et nul chevalier, ni écuyer, ni gentilhomme, ni personne enfin ne s'occupait de les protéger. Les pauvres opprimés accouraient auprès du roi, comme à la source de toute justice. Le bon chevalier Boucicaut

eut honte pour le royaume de France. Il communiqua ses pensées à ses meilleurs amis, et les décida à fonder un ordre (les ordres étaient alors fort à la mode) dont l'unique objet serait de défendre et protéger les dames. Treize d'entre eux se réunirent et formèrent l'ordre de l'*Écu vert à la Dame blanche*. La devise était, sur le bras, une targe d'or émaillée de vert, avec une dame blanche dedans. Des lettres d'armes furent dressées et publiées dans tout le royaume, afin de faire connaître à toutes dames opprimées où elles pourraient trouver aide et appui. « Comme tout chevalier, était-il dit, est tenu par devoir de garder et défendre l'honneur, l'état, les biens, la renommée et la louange de toutes dames et damoiselles de noble lignée, et comme ceux-ci, en particulier, sont très-désireux de remplir fidèlement ce devoir, ils les prient et requièrent, si quelques-unes d'entre elles sont lésées dans quelqu'une des choses dessus dites, de venir ou envoyer requérir l'un desdits chevaliers ou tous ensemble; et ceux qui auront été requis sont tenus de s'employer de leur personne à la défense de leur droit.... » Si le chevalier requis était absolument empêché, il devait envoyer au plus vite en sa place un des treize compagnons. Cette emprise était formée pour cinq ans, pendant lesquels les treize devaient porter la devise de l'écu vert à la dame blanche. Les lettres furent données

le jour de Pâques fleuries, l'an de grâce mil trois cent quatre-vingt-dix-neuf. Les noms les plus illustres de la chevalerie furent mis au bas : en première ligne celui de messire Charles d'Albret, cousin germain du roi.

On voit bien qu'au *xiv<sup>e</sup>* siècle les chevaliers faisaient des exploits pour l'amour de leur dame, comme au *xi<sup>e</sup>* pour l'amour de Dieu. Ce qu'ils avaient conservé de piété était accommodé au même esprit. L'objet de leur culte était principalement la Vierge. Il y a une terre, il y a un ciel : dans chaque monde il leur faut une dame. On se rappelle Thibaut de Champagne :

Quand dame perds , dame me soit aidant.

C'est la société chevaleresque et ses romanciers, lorsque les esprits devinrent plus doux, plus cultivés, plus fins, qui imaginèrent le *bon Dieu*. « Il n'est pas besoin, dit quelque part Lancelot, que notre Dieu, *qui est si bon*, soit toujours courroucé contre les pauvres pécheurs. » Pourtant Dieu le Père n'offrait toujours à l'imagination qu'un visage d'homme. Combien l'image de la Vierge souriait davantage à l'esprit et chatouillait mieux le cœur ! *La douce mère de Dieu qui resplendit de beauté*, comme dit la chronique en vers. C'était encore de la galanterie. Les images de la Vierge figurèrent sur les bannières et dans les devises ; le cri de

*Notre-Dame* s'entendit du Nord au Midi. *Notre-Dame Guesclîn! Notre-Dame Bigorre!* Tous les chevaliers qui firent en 1390 la curieuse expédition d'Afrique pour les Génois étaient *donnés et voués* à la Vierge, et par là furent préservés de plusieurs fléaux. Une nuit, la Vierge, qui veillait sur eux, arrêta une attaque des Sarrasins, qui étaient sur le point de les surprendre. Il y avait aussi dans le camp un chien qui, plus vigilant que ceux du Capitole, aboyait à propos toutes les fois que le camp des chrétiens était menacé. Nul ne savait d'où venait ce chien : on ne douta point qu'il n'eût été envoyé par la Vierge Marie, et on l'appela le chien *Notre-Dame*.

## CHAPITRE XXI.

Du Guesclin et Boucicaut.

Du Guesclin et Boucicaut sont les deux représentants illustres de la chevalerie de ce temps. Ils sont bien du XIV<sup>e</sup> siècle pour l'esprit religieux, qui ne domine ni chez l'un ni chez l'autre; ils en sont bien encore, Boucicaut par l'élégance achevée de son éducation, de ses mœurs, du Guesclin par son penchant vers les maximes nouvelles de la guerre utile. Leur éducation et leur vie toutes différentes nous montrent deux côtés de la chevalerie de ce temps, l'une touchant à la cour, et l'autre aux routiers. On voit dans Boucicaut à quel degré de culture la société chevaleresque s'était élevée; et l'on voit dans du Guesclin le guerrier des temps nouveaux, le chevalier de transition.

Si l'on n'oublie pas qu'une partie essentielle de la chevalerie était cet ensemble de préceptes de politesse, de bonne tenue et de convenance sociale dont il nous reste des monuments, on accordera sans peine que Boucicaut est plus que du Guesclin conforme à la bonne chevalerie.

Il fut élevé à la cour de Charles V, en récompense des services de son père. Cette cour était chevaleresque, quoique le roi le fût peu : il ne pouvait changer les mœurs comme il changeait la conduite de la guerre. Boucicaut reçut donc une éducation chevaleresque. A douze ans, il obtient du roi une petite armure et l'accompagne dans son expédition en Normandie. Tout fier, il allait se mirant partout comme une dame dans ses atours. « Or çà, lui dit-on au retour, or çà, maître bel homme d'armes, revenez à l'école. » L'enfant Boucicaut, bien mortifié, retourna à l'étude avec le petit dauphin. Mais il n'y demeura guère. Son bonheur était d'imiter la guerre avec les enfants de son âge : dans ces combats innocents, il gardait une bonne tenue; il aimait surtout à juger des coups, le poing sur la hanche. Il fit tant qu'il arracha au roi la permission de suivre diverses expéditions en Guyenne. Le roi lui donna de l'argent, le mit en bonne compagnie et lui laissa le champ libre. L'ambition d'acquérir la force et le renom d'un vaillant homme d'armes ne lui laissait point de repos. Dès que l'armée s'arrêtait, les autres se reposant, lui se livrait à tous les exercices qui constituaient l'éducation physique du chevalier, et dont quelques-uns nous semblent aujourd'hui de vrais tours de force. Tantôt il sautait tout armé sur un coursier; tantôt il courait à

..

pieu le plus vite et le plus longtemps qu'il pouvait. D'autres fois, il frappait d'une hache ou d'un maillet de toutes ses forces, afin d'endurcir ses bras et de les accoutumer à frapper longtemps. Il faisait le soubresaut, armé de toutes pièces moins le bassinnet. Il sautait tout armé sur son coursier sans le secours de l'étrier. Mettant une main à l'arçon de la selle, et de l'autre prenant les crins auprès des oreilles, il sautait, entre ses bras, de l'autre côté du coursier, si haut fût-il. Un homme de grande taille étant monté sur un grand cheval, il lui sautait à chevauchon sur les épaules, en lui prenant seulement la manche avec une main. S'il trouvait deux murs de plâtre à une brasse de distance l'un de l'autre, fussent-ils aussi hauts qu'une tour, il grimpeait jusqu'au faite en arc-boutant ses bras et ses jambes, sans jamais tomber en montant ni en descendant. Armé d'une cotte d'acier, il montait au revers d'une grande échelle dressée contre un mur, en sautant des deux mains ensemble d'échelon en échelon. Il acquérait enfin force, adresse, agilité, toutes ces qualités du corps si précieuses en ce temps, et nul gentilhomme ne pouvait rivaliser avec lui à cet égard.

Quand vint l'âge, Boucicaud paya son tribut, comme tous les jeunes nobles cœurs, à l'amour. Il l'entendit, suivant son biographe, noblement et selon les maximes du bel-art d'aimer de la cheva-

lerie, non point comme les *lobeurs* de son temps, qui gâtaient tout. Il choisit, en effet, une dame belle, gracieuse et digne d'être aimée. L'audacieux enfant, qui voulait se battre à douze ans, était, devant elle, plus doux et plus bénin qu'une jeune fille. Son parler était gracieux, courtois et craintif devant sa dame, et aussi devant toutes les dames; car il cachait avec soin sa pensée amoureuse. Il les servait toutes et les honorait toutes, pour l'amour d'une. Il faisait des ballades, rondeaux, virelais, complaintes amoureuses, et les chantait lui-même gracieusement. S'il était à une fête où sa dame fût présente, sa danse, son langage, sa gaieté, toutes ses manières, avaient quelque chose d'accompli que nul ne surpassait. Mais il jugeait lui-même que toutes ces qualités ne suffisaient point pour le rendre digne de sa dame. Il ne croyait pouvoir mériter son amour que par de grands exploits dans de lointains pays. Dès qu'il eut été fait chevalier, il partit pour aller combattre en Prusse les Sarrasins (géographie du temps). Quand il en revint, sa dame, sans qu'il lui eût jamais parlé d'amour, l'aimait à son tour pour ses beaux exploits, et le récompensa par l'accueil qu'il avait mérité.

De ce moment commença la vie active et aventureuse de Boucicaut. Trois fois il va en Prusse, une fois en Terre sainte, où, trouvant le comte d'Eu prisonnier du soudan, il se mit en prison avec lui

pour lui tenir compagnie pendant quatre mois. Dans l'intervalle de ses grands voyages, il prend part aux campagnes de France; il se distingue par des défis aux chevaliers anglais, des joutes, de brillants succès. Enfin, il accompagne le comte de Nevers dans cette malheureuse expédition de Hongrie. Fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, il comparait le lendemain en chemise devant Bajazet, comme tous ses compagnons de captivité, pour avoir la tête tranchée. Bajazet n'avait excepté du massacre que le comte de Nevers et quelques princes du sang dont il espérait une riche rançon. Le comte, ému à la vue du maréchal (Boucicaut l'était depuis l'âge de vingt-cinq ans), regarda Bajazet en plaçant deux de ses doigts l'un contre l'autre, pour faire entendre que Boucicaut et lui étaient comme deux frères. Bajazet comprit et fit grâce. Boucicaut fut autorisé à sortir des États du sultan, afin d'aller pourchasser finances pour la rançon des princes et la sienne. Il emprunta sur parole trente mille francs à un marchand de Métélin, et fut libre; mais il ne voulut point user de sa liberté tant que les princes n'auraient pas obtenu la leur; et, comme Bajazet hésitait encore s'il ne les ferait pas mourir, il alla le trouver, et fit tant par prières et par adroites menaces, qu'il le décida enfin à recevoir la rançon des princes français.

Sa fortune fut alors au comble. Il fut chargé de

commissions considérables, et sa vie appartient plutôt à l'histoire générale qu'à l'histoire de la chevalerie. Mais les mœurs chevaleresques reparaissent jusque dans les affaires d'État. Quand il fut gouverneur de Gènes et qu'il eut à se plaindre des Vénitiens, il leur proposa de vider la querelle par un duel sur mer. Il ne les défia pas sur terre, parce qu'ils étaient faibles de ce côté; en chevalier loyal et généreux, il les provoqua sur leur propre élément. Il proposait un combat entre une galère vénitienne, montée par des Vénitiens sous le commandement de leur doge, et une galère génoise, montée par des Génois et des Français sous le commandement de lui, Boucicaut : toutes deux d'égale force, et par la structure du bâtiment et par le nombre de l'équipage. Les flottes des deux nations devaient se tenir à distance et respecter ce singulier duel naval, qui, je pense, n'eut pas lieu.

Je sais que ce personnage de Boucicaut est embellie; que le biographe est un apologiste; qu'il écrit du vivant, et même sous l'inspiration de son héros, et qu'il faut, pour avoir la juste mesure du réel Boucicaut, retrancher quelque perfection à celui du livre. Celui-ci n'en demeure pas moins une figure, un peu fausse peut-être pour la réalité, mais très-vraie pour les mœurs. Cet agréable écrit pourrait être appelé la *Cyropédie* de la chevalerie; mais

une Cyropédie bien plus exacte et bien moins théorique que celle de l'écrivain grec.

Cette éducation modèle, du Guesclin ne la reçut pas. Il n'en reçut même aucune. Chacun sait comme il faisait, enfant, le désespoir de sa mère ; comme il était sans cesse engagé avec les enfants du voisinage dans des combats opiniâtres et même sanglants, d'où ses vêtements et sa peau sortaient également déchirés. Dans le commerce des petits vauriens qui rôdaient dans la banlieue du château paternel, il apprit à manier, plus tard, les grands vauriens qui vagabondaient par le royaume de France, et qu'il eut l'art de rassembler et de conduire dehors : semblable à l'ingénieur habile qui, voyant un pays inondé, creuse un canal, y rassemble les eaux éparses et les fait s'écouler à la mer. Et néanmoins du Guesclin fut chevalier : il le fut, et de titre et de mœurs. Comment, sans cela, eût-il pu commander à des chevaliers ? ils l'eussent répudié. Son grand mérite fut de posséder si bien ensemble les mœurs des deux sortes de gens de guerre, qu'il put commander aux uns et aux autres, et inspirer à tous le respect, en se montrant maître passé dans l'une et l'autre manière de combattre.

Sa vie offre un singulier mélange de scènes où il apparaît tantôt chevalier, tantôt routier.

Quand le duc de Lancastre lui envoie un héraut dans Rennes assiégée, et que le héraut, voyant venir

par la rue un homme vêtu d'une mauvaise jaquette noire, avec une hache pendue au cou, s'écrie : « Sainte Marie ! mais il a toute la mine d'un brigand ! » voilà du Guesclin dans sa physionomie de routier, au jugement même d'un contemporain.

Mais quand le duc de Lancastre lui propose de passer à son service avec le titre de chevalier et de grandes terres, et qu'il refuse noblement, le voilà plus véritablement chevalier qu'il ne l'eût été avec le titre et les terres que lui offre le duc.

Quand il éloigna le même duc des murs de Rennes assiégée, il fut homme d'esprit plus que chevalier bien sincère, car je suppose qu'un tel chevalier n'en peut encourager un autre à commettre des péchés de chevalerie. Le duc avait fait vœu de ne pas se retirer avant que son pennon fût assis devant la porte de la ville, et, quoiqu'il n'eût plus d'espoir de la prendre, parce qu'elle s'était ravitaillée et renforcée, il demeurait toujours, pour ne pas violer son vœu. Du Guesclin l'invita à entrer dans Rennes, lui dixième, lui montra en détail les ressources de la ville, et, quand il eut tout vu, lui offrit, s'il voulait se dégager de son vœu à l'amiable, de planter ses bannières et pennons au-dessus de la porte. Le duc les envoya chercher, les planta, prit le vin que du Guesclin fit apporter, puis sortit et leva le siège. Du Guesclin ne viola pas lui-même le vœu chevaleresque ; mais il

le fit violer à un autre : il jugea sans doute que c'était de bonne guerre et que l'on n'était pas obligé de ménager la conscience d'un ennemi.

La manière dont il prit Mantes avec Boucicaut le père montre chez l'un et l'autre beaucoup d'habileté, mais peu de scrupule ; le rusé Breton eut toutefois l'art de laisser encore la plus lourde charge à la conscience d'autrui. Mantes était au roi de Navarre ; du Guesclin et Boucicaut tenaient la campagne pour le roi de France , et, dans le voisinage, le château de Rolleboise était occupé par une bande de routiers qui faisaient la guerre aux uns et aux autres pour leur propre compte. Laissant du Guesclin en arrière, Boucicaut s'approcha de Mantes avec ses gens tout en désordre : « Haro ! bonnes gens de Mantes, ouvrez-nous vos portes, car voici ces pillards et meurtriers de Rolleboise qui nous poursuivent. — Qui êtes-vous, sire ? dirent les gens qui gardaient la porte. — Seigneurs, je suis Boucicaut, maréchal de France ; le duc de Normandie m'a envoyé contre ceux de Rolleboise : mais ils m'ont déconfit et vont me prendre avec mes gens, si vous n'ouvrez bientôt votre porte. — Sire, répondirent les bonnes gens de Mantes, nous savons bien que ceux de Rolleboise sont vos ennemis comme les nôtres ; mais le duc de Normandie nous hait ; vous êtes son maréchal, et nous ne savons trop si nous devons vous recevoir. — *Par*

*ma foi*, seigneurs, répliqua Boucicaut, je ne suis point venu ici contre vous, mais seulement contre la garnison de Rolleboise. » Rassurés par ce serment, les Mantais ouvrirent; Boucicaut entra et se rendit dans un hôtel où il commença d'ôter ses armes, pour augmenter la sécurité des habitants. Cependant ses gens entraient à la file, lentement, pour donner le temps d'arriver aux Bretons de du Guesclin. Ceux-ci, se mêlant avec eux, arrivèrent jusqu'aux portes, s'en emparèrent violemment, et en même temps du Guesclin accourut au galop avec sa troupe, au cri de : « Saint-Yves! Notre-Dame Guesclin! à la mort les Navarrois! » La ville fut prise, beaucoup d'hôtels pillés et de gens égorgés. Voilà une ruse de guerre habilement conduite. Mais Aratus de Sicyone, l'antique surprenneur de villes, n'a rien fait d'aussi perfide, dans un temps où les lois de la chevalerie n'existaient pas.

Du Guesclin est encore routier quand il se déguise en bûcheron, prend un air de pauvre homme haletant sous le poids de la ramée, s'introduit dans le château de Forgeray sous cette apparence, puis tout à coup jette le bois, tire l'épée et s'empare du château avec ses compagnons embusqués.

Mais il est chevalier aux pieds de la princesse de Galles, qui vient, en ennemie généreuse, de

payer dix mille francs pour sa rançon : « Madame, je me croyais le plus laid chevalier qui fût en vie; mais à présent, je vois bien que je suis beau, puisque je suis aimé des dames. »

Il fut routier et routier et demi avec les routiers, avec cette grande compagnie qu'il tira si adroitement de France, principalement aux dépens du pape : « Je vous ferai tous riches, leur dit-il, et nous aurons tous le paradis après notre mort, si nous suivons mon conseil. » C'était pour tous les goûts : pour les dévots, s'il y en avait quelques-uns d'égarés dans cette compagnie, l'absolution du pape et la croisade en Chypre, en passant par l'Espagne et le royaume de Grenade : ce qui n'était pas le plus court chemin. Pour les autres, le plus grand nombre, l'argent du roi, l'argent du pape. Et le pape, du haut de son palais, les apercevait fourrageant dans le pays, amenant dans leur camp vaches, moutons, brebis, oies, chapons, pain blanc et pain bis, sans oublier le vin. « Vrai Dieu! s'écria le saint-père, vrai roi de Paradis! Mais ces gens vont de mal en pis; ils se précipitent en enfer avec le diable. » Et le conseil des bourgeois, assemblé par son ordre, ayant fait la répartition, les gens de la ville furent taillés et malmenés. « Par la Trinité sainte! s'écria du Guesclin, quand il sut d'où venait cet argent, je ne prendrai pas un seul denier de ce que les

pauvres gens d'Avignon ont été forcés de fournir. Il faut que pape me donne tout du sien. » Et il l'exigea, il l'obtint et fit tout rendre aux Avignonnais jusqu'à la dernière pièce.

L'Église devez défendre,  
La veuve, aussi l'orphelin entreprendre.

Du Guesclin pratiquait le second de ces préceptes mieux que le premier : c'était un chevalier très-gallican.

## CHAPITRE XXII.

Expéditions lucratives des chevaliers.

Si les chefs et les plus considérables de la chevalerie s'éloignaient des purs principes de loyauté et de désintéressement, on pense bien que le vulgaire ne s'en faisait pas scrupule. Comme les profits étaient pour les routiers, les chevaliers devenaient routiers. La guerre se faisait alors dans presque tous les pays de l'Europe. Dès qu'elle était ou suspendue ou ralentie en France, les chevaliers s'en allaient au loin chercher de l'emploi, de l'honneur, une bonne solde et des profits, en termes du temps, *se avancer, avancer leur corps*. Chaque année, au sortir de l'hiver, ils se mettaient en course et s'allaient enrôler sous tel ou tel seigneur. A cause de l'esprit aventureux des Gascons, les seigneurs des Pyrénées étaient de grands recruteurs de chevaliers. Le prince de Galles, prêt à entrer en Espagne, avait demandé mille lances au sire d'Albret, qui alla dans ses terres pour les réunir. Au moment de partir, le prince ne lui en demanda plus

que deux cents. Le sire d'Albret en fut fort irrité et écrivit : « Cher sire, je suis tout étonné d'une lettre que vous m'avez envoyée, et je ne sais comment je dois répondre; vous me mettez dans l'embarras et me faites préjudice à moi et à tous mes hommes que j'ai rassemblés par vos ordres et qui sont prêts à vous servir; je les ai détournés du profit qu'ils eussent fait de plusieurs autres côtés; beaucoup se proposaient d'aller en Prusse, à Constantinople ou à Jérusalem, ainsi que font tous les chevaliers et écuyers qui désirent avancer.... » Cela fut cause d'une rupture entre le prince de Galles et le sire d'Albret.

Parmi les profits des chevaliers, il ne faut pas oublier les rançons. C'était le bénéfice ordinaire des plus vaillants. Les prisonniers n'appartenaient pas comme aujourd'hui à l'État. L'intérêt personnel donnait même aux guerres une certaine humanité. On aimait mieux prendre que tuer. Et d'ailleurs le chevalier qui se rend quand il n'a plus que l'alternative de se rendre ou de périr, n'est nullement présenté comme déshonoré. C'est un malheur que nous voyons arriver aux plus braves et aux plus renommés. La rançon, dans Froissart, est comme le tarif de ce que vaut un chevalier. « C'était l'homme d'armes que les Anglais redoutaient le plus; et pour vingt mille francs ne l'eussent point laissé en prison. » Ailleurs ce sont d'autres chiffres :

quarante mille, cent mille francs. Par la force des choses, tout objet ou tout service tend à prendre une valeur vénale relative, à avoir, si je l'ose dire, un cours établi.

Cet usage des rançons n'eût pu se maintenir, si celui de les payer loyalement n'eût été inviolable. Tous les chevaliers que l'on voit à cette époque rendus à la liberté sous la promesse d'une rançon, reviennent se remettre, au terme fixé, dans les mains du vainqueur, s'ils ne peuvent la payer. S'il était vrai que le roi Jean fût revenu en Angleterre par un scrupule semblable, il n'eût fait que se conformer à l'une des plus rigoureuses lois de la guerre de ce temps. Cela était ordinaire : on ne concevait pas une autre conduite. Agir autrement eût été se mettre hors de la chevalerie, des usages, des mœurs du temps ; hors des mœurs, ce qui est pis que d'être hors la loi.

Quand le vaincu était tué et non prisonnier, le vainqueur, privé de sa rançon, avait en revanche son cheval, ses armes, même sa valise. Du Guesclin dérobe les bijoux de sa mère, les vend, s'équipe tant bien que mal lui et soixante compagnons, et s'en va courir les forêts de la Bretagne. Il rencontre un chevalier anglais bien armé et bien monté, l'attaque, le tue et retourne au manoir paternel. Quand la dame du Guesclin vit revenir son fils sous les belles armes et sur le beau coursier du

chevalier anglais, elle fut bien joyeuse ; et elle le fut encore davantage quand on ouvrit sa malle. On y trouva beaucoup d'argent et de bijoux, que Bertrand donna à sa mère pour remplacer ceux qu'il lui avait pris. A la vue de ces bijoux qui sans comparaison valaient mieux que les siens, la bonne dame commença de prendre meilleure opinion de son fils et de croire, ce qu'elle n'avait jamais voulu faire, aux prédictions de cette sœur converse qui avait annoncé la gloire future de l'enfant querelleur. « Ha ! fils Bertrand, bien dit la converse, que par toi serait honorée toute la race dont tu es issu. »

Un nouveau stimulant pour l'ardeur des guerriers fut l'usage assez fréquent dans ces guerres de proposer des prix d'argent pour le mieux faisant. Au fameux siège d'Aiguillon, en 1346, le duc de Normandie, qui commandait les Français assiégeants, proposa cent écus à qui gagnerait le premier le pont de la porte du château, et ce prix produisit une ardeur incroyable. On voit, il est vrai, des chevaliers dédaigner le prix ou le distribuer à leurs écuyers : ce sont les seigneurs et les riches. Les chevaliers moins considérables ne pouvaient agir ainsi, et cette sorte de prix ne les eût pas tant excités, s'ils l'eussent considéré comme indigne d'eux.

L'humeur aventureuse des chevaliers en quête de profits se répandait dans toutes les directions. Ce

n'était plus le temps où la puissance de la foi tournait toutes les expéditions lointaines vers un but unique : Jérusalem. L'opinion, toutefois, avait conservé du respect pour la guerre sainte. Le chevalier qui l'entreprenait s'honorait doublement, et par le motif pieux et par le prestige plus grand d'une expédition en des pays lointains, devenus quasi fabuleux pour l'Europe. Comme les chevaliers n'allaient plus que par troupes peu considérables à ces expéditions lointaines, ils n'avaient plus que faire en Palestine. Ils allaient donc chercher l'honneur de la guerre sainte sur d'autres points de l'immense frontière qui séparait le monde idolâtre ou mahométan du monde chrétien : en Prusse, en Hongrie, à Constantinople, en Espagne, où des puissances chrétiennes, en croisade perpétuelle contre les ennemis du christianisme, acceptaient volontiers les services des chevaliers étrangers. Les Espagnols, les Hongrois et les Grecs avaient véritablement affaire aux sectateurs de Mahomet; en Prusse, les chevaliers Teutoniques et les Porte-glaives, deux ordres militaires puissamment organisés pour la propagande religieuse armée, faisaient aux Lithuaniens idolâtres une guerre plus semblable à celle de Charlemagne contre les Saxons qu'aux véritables croisades. Mais dans nos pays l'on couvrait du nom de Sarrasins tous les peuples qui n'étaient pas chrétiens.

Il y eut aussi une fort curieuse expédition sur le sol africain, dont j'ai déjà dit un mot. Les Génois, irrités des attaques des Barbaresques, résolurent d'aller prendre l'importante ville d'Afrique au royaume de Tunis. S'engageant à fournir les vivres et les transports, ils demandèrent des guerriers au roi de France, qui permit à quatorze cents chevaliers et écuyers de prendre part à l'expédition. Je dis : qui permit; nul en effet ne put partir sans permission, et ceci est un trait bien frappant de la subordination croissante des chevaliers à l'autorité royale. Le duc de Bourbon, oncle du roi, suivi de fort grands personnages, commanda l'expédition. Je ne serais point surpris que l'Arioste se fût inspiré de ce chapitre de Froissart pour la création des noms épouvantables de ses héros mahométans et pour cette divertissante confusion des mœurs de tous les pays, qui rend son œuvre si piquante. Belluis de Maldages, Madifer de Tunes, Agadinquor d'Oliferne sont les héros sarrasins qui défendent Afrique. Agadinquor, couvert d'une armure noire et coiffé d'un turban blanc, paradait sans cesse sur un cheval qui semblait moins marcher que voler. Il aimait parfaitement et de bon cœur la fille du roi de Tunis, une jeune et bien belle dame qu'on appelait Alsala, et qui devait être héritière du royaume à la mort de son père. Pour elle il faisait maintes appertises d'armes. Agadinquor voulut

provoquer les chrétiens à un combat de dix contre dix. Accompagné d'un drogman, il s'approcha de leur camp. L'écuyer Chiffrenal s'avança à sa rencontre, et le drogman lui dit : « Chrétien, êtes-vous noble homme de nom et d'armes, et prêt à faire ce qu'on vous demandera? — Oui, répondit Chiffrenal : dites ce qu'il vous plaira; on vous l'accordera. — Voici, reprit le drogman, un gentilhomme des nôtres qui demande la bataille à vous corps à corps, ou, si vous voulez, dix des nôtres combattront contre dix des vôtres. Le sujet de la querelle est celui-ci. Les nôtres disent et maintiennent que notre loi vaut mieux et est plus belle que la vôtre : or elle est faite depuis le commencement du monde; la vôtre n'est qu'une loi trouvée et donnée par un homme que les Juifs pendirent et firent mourir en croix. » Chiffrenal lui coupa la parole, accepta le défi et retourna au camp. Plusieurs chevaliers donnèrent aussitôt leurs noms. Mais les chefs et les vieillards de l'armée trouvèrent qu'on s'était engagé témérairement. « Qui nous assure, disait le sire de Coucy, qu'ils enverront dix véritables gentilshommes, et non pas dix ribauds et varlets? qu'ils agiront loyalement en chevaliers, et ne prépareront pas quelque embuscade? » L'affaire fut vivement débattue dans le conseil, et l'on décida enfin que toute l'armée se tiendrait sous les armes, pour être en mesure en cas

de perfidie. Les dix chevaliers et écuyers se mirent sur les champs et attendirent les dix Sarrasins, qui ne vinrent pas. Pour employer la journée, on poussa contre la ville une attaque qui fut malheureuse : l'armée se découragea; les Génois se plaignirent que les chevaliers n'avançaient à rien; bref, tout le monde se rembarqua sans autre conquête et sans avoir vu les gentilshommes sarrasins.

Ceux qui font venir de l'Orient la chevalerie occidentale ne chercheront point leurs preuves dans ce passage.

Voilà à quoi se réduisaient alors les expéditions qui portaient encore un caractère religieux. Elles n'étaient pas sans profit. La dernière fait pourtant exception : pour un motif ou pour un autre, il fut ordonné que chacun partirait à ses frais, et les seigneurs ne soldèrent que les gens de leur maison. Les autres expéditions se faisaient dans des pays plus rapprochés, en France, en Écosse, en Castille, et n'avaient qu'un caractère politique.

Tous ces pays n'attiraient pas également les chevaliers. L'amiral Jean de Vienne conduisit les chevaliers français en Écosse. Leur déception fut grande lorsque, habitués à trouver en France ces beaux hôtels bien meublés, ces châteaux, ces bons lits bien mous pour reposer, ils se virent dans un pays où manquaient les vivres, et même le fer pour ferrer les chevaux. Ils se mirent à rire

(ce sont des Français) et se dirent entre eux : « En quel pays nous a donc amenés l'amiral? Nos seigneurs de pères et nos dames de mères avaient bien raison de nous dire : *Va, va, tu auras encore en ton temps, si tu vis longuement, de durs lits et de pauvres nuits.* A quoi le maréchal répondait, gourmandant leur mollesse : « Contentez-vous de ce que vous trouvez. Vous ne pouvez pas toujours être à Paris, ni à Dijon, ni à Beaune, ni à Châlons. Quand on veut vivre dans ce monde avec honneur, il faut s'attendre à rencontrer du bien et du mal. »

La guerre de France était la guerre de prédilection des chevaliers anglais : non pas tant à cause des prétentions des rois d'Angleterre au trône de France, ou par l'effet d'une antipathie nationale, que pour les agréments qu'on y trouvait. Quand il fut question, en 1387, d'une expédition de chevaliers anglais en Castille, ceux qui connaissaient déjà le pays se récrièrent : « Ce voyage-là n'est pas bien à notre portée. C'est trop loin. Mieux vaut pour nous la guerre de France. Il y a en France pays agréable, air tempéré, douces rivières et beaux logis. En Castille, ce n'est que roches qui ne sont pas bonnes à manger au verjus, rivières troubles, vivres médiocres, vins forts et chauds dont nous n'avons pas l'habitude, pauvres gens, sales, mal habillés. Quand on entre dans une grosse ville

ou château, où l'on croit trouver merveilles, on n'y trouve que du vin, du lard et des huches de sapin vides. C'est tout le contraire du royaume de France. *Il faut faire la guerre là où il y a profit....* » Les beaux pays, comme les belles femmes, sont ceux qui ont le plus besoin d'avoir du courage et de la vertu pour se défendre, parce qu'ils sont plus souvent attaqués. La pauvre Italie le sait bien, victime de tant de brutales amours ! Et la Turquie l'éprouve aujourd'hui. Supposez une orgie de barbares, et des captives parmi eux : la plus belle sera la plus outragée.

L'Espagne n'inspirait point encore de passion semblable. Ses oranges et ses Andalouses n'avaient pas encore été chantées. Le comte de Foix voyait avec regret la fleur de sa chevalerie partir pour la Castille. « Voici, disait-il, ce qui vous aviendra de ce voyage : vous reviendrez si pauvres et si nuds, que les poux vous étrangleront et que vous les croquerez entre vos ongles (et disant la chose, il en fit le geste, mettant ses deux pouces ensemble); ou vous serez tous morts ou tous pris. — Monseigneur, dirent en riant les chevaliers, il faut en attendre l'aventure. »

La pouilleuse Espagne! ainsi l'appelait déjà le comte de Foix. Elle se nettoie aujourd'hui, dit-on. Puisse-t-elle mener à fin cette difficile toilette ! Mais qu'elle sache bien que, si elle en laisse un, il en reviendra mille.

---

## CHAPITRE XXIII.

La cour du comte de Foix. — Le bâtard de Mauléon.

De toutes les cours féodales qui étaient alors le rendez-vous des chevaliers et écuyers aventureux de tous les pays, il n'en était peut-être pas de plus fréquentée que celle du comte de Foix. Froissart, qui avait vu bien des cours de rois, de ducs, de comtes et de hautes dames, n'en avait rencontré aucune qui lui plût davantage et qui lui parût plus disposée aux exploits guerriers. La salle, les chambres et la cour du château étaient pleines de chevaliers et d'écuyers d'honneur qui allaient et venaient. On les entendait parler d'armes et d'amour, et se raconter les nouvelles qui arrivaient de tous les pays. Nulle part, en effet, l'on n'était plus au courant de ce qui se passait dans toute la chréienté, et le comte était informé avec une telle promptitude, qu'on disait parmi le peuple de Béarn qu'il était en relation avec un esprit nommé Orton, par l'entremise d'un certain sire de Corasse, auquel malheur en avint. On racontait sur ce sujet

une fantastique histoire. Ce bruit singulier contribuait encore à augmenter le prestige du comte, qui d'ailleurs joignait à la plus haute noblesse toutes les qualités qui pouvaient faire un prince de la chevalerie. C'était d'abord le plus bel homme de son temps. Il était bien fait des membres et de la taille ; il avait les traits réguliers, le visage riant et sanguin, les yeux bleus et amoureux. Sa libéralité était connue de tous ceux qui avaient paru à sa cour ou même dans ses États ; tous les chevaliers et écuyers qui traversaient le pays, les hérauts, les ménestrels, recevaient de ses dons, et c'eût été le fâcher que de les refuser. On estimait à trois millions de florins son revenu annuel, et l'on disait qu'il ne se passait point d'année qu'il n'en dépensât soixante mille en présents de ce genre. Il aimait la chasse et y excellait ; il en a même écrit un traité. Il parlait volontiers d'armes et d'amour. Il aimait les vers et la musique, et recherchait les clercs et les hommes savants. A peine Froissart fut-il arrivé à Orthez, qu'il le fit appeler à sa cour et s'empessa d'éclairer lui-même l'infatigable quêteur de récits historiques. Froissart offrit au comte un beau livre intitulé *Mé-liadus*, où il avait recueilli, mis en vers, arrangé toutes les chansons, ballades, rondeaux et virelais que Wenceslas de Bohême, duc de Luxembourg et de Brabant, avait composés. Il lui en faisait la lecture toutes les nuits après son souper. Le comte

avait pour usage de se lever à midi et de souper à minuit. Il se rendait alors de sa chambre en la salle du château; douze varlets portaient devant lui douze torches et les tenaient devant sa table pendant tout le repas : cela répandait une grande clarté dans la salle, qui était pleine de chevaliers et d'écuyers, et où quantité de tables toutes dressées invitaient à souper ceux qui en avaient envie. Le comte gardait à table une dignité toute royale : nul ne lui parlait sans avoir été appelé. Il buvait peu, mangeait force volaille, les ailes et les cuisses seulement. Il se faisait faire de la musique par ses ménestrels ou chanter par ses clercs des rondeaux et virelais. Il prenait plaisir aussi à voir des entremets curieux et singuliers, qu'il envoyait ensuite aux tables des chevaliers et écuyers. Il demeurait à table environ deux heures et remontait ensuite dans sa chambre pour entendre la lecture de Froissart. Nul, pendant cette lecture, ne soufflait mot, car on savait qu'il aimait à entendre fort distinctement. Quand il lui plaisait d'engager la discussion sur un point, il s'adressait au docte lecteur, non en son gascon, mais en bel et bon français.

Les jours de grande réception, il montait, après le dîner, dans une grande galerie haute, où l'on arrivait par un large escalier. Il y avait là une de ces vastes cheminées féodales autour de laquelle le comte et ses chevaliers faisaient cercle et devi-

saient. On n'y faisait point un grand feu habituellement; le comte n'en voulait pas davantage. Ce n'était pas que le bois lui manquât. Le Béarn, aujourd'hui dégarni, était alors couvert de forêts. Un jour de Noël pourtant, jour de grande fête et de réunion nombreuse, il gelaît fort et faisait grand froid. Le comte, arrivé dans la galerie, regarda le feu et dit : « Voilà un petit feu pour le froid qu'il fait ! » Un chevalier, nommé Ernauton d'Espagne, qui se trouvait en ce moment près des fenêtres de la galerie, s'amusait à voir entrer dans la cour du château une troupe d'ânes chargés de bois. Ernauton était d'une force prodigieuse. A peine eut-il entendu le mot du comte, qu'il descendit dans la cour, prit le plus grand de tous ces ânes chargés de bois, le chargea sur son cou fort légèrement, remonta l'escalier, qui avait vingt-quatre marches, fendit la foule des chevaliers et écuyers, et renversa les bûches et l'âne les pieds en l'air dans la cheminée sur les chenets, aux grands éclats de rire du comte et de toute la société.

Devant cette grande cheminée, plus d'une fois Froissart provoqua les curieuses confidences des chevaliers de renom. Un soir, tandis que le comte de Foix se faisait attendre, il obtint celles du Bâtard de Mauléon. Cet écuyer gascon avait soixante ans quand Froissart le fit causer; longue vie de rou-

tier, pleine d'aventures médiocrement chevaleresques; encore le vieux taisait-il les meilleures, de son aveu; il ne lui convenait pas de tout dire: il avait quelques raisons pour cela; ce qu'il disait faisait bien augurer du reste. Il avait débuté dans le parti anglais, auquel du reste il resta toujours fidèle; il servait sous le captal de Buch à Poitiers, et il eut ce jour-là pour bonne étrenne (doux souvenir dans les vieux jours) trois prisonniers, un chevalier et deux écuyers qui lui rapportèrent l'un dans l'autre trois mille francs. Après cela il alla en Prusse avec le captal et monseigneur de Foix. Au retour, il combattit avec eux pour délivrer les dames enfermées dans Meaux. Mais voilà que la paix se fit entre les rois de France et d'Angleterre. Les pauvres compagnons (c'est ainsi qu'il s'appelle, lui et ses pareils) durent évacuer les places qu'ils occupaient, et cependant il leur fallait bien vivre. Ils se rassemblèrent en Bourgogne sous leurs capitaines, dont l'un était le Bâtard lui-même. Les voilà douze mille routiers, Anglais, Gascons, Espagnols, Navarrais, Allemands, Écossais, gens de tous pays, forts, hardis, habiles à choisir un champ de bataille, à écheler et assaillir les murs des villes et châteaux. Leur premier profit fut la bataille de Brignay, où ils déconfirent le connétable. Cette victoire fit grand bien aux pauvres compagnons; ils devinrent riches de prisonniers,

et de villes et de châteaux, dont ils s'emparèrent dans l'archevêché de Lyon. Ils firent mieux, occupèrent le pont Saint-Esprit, et de là guerroyèrent le pape et les cardinaux sans pitié. Le pape dut faire un sacrifice de soixante mille francs pour détourner une partie de ces aventuriers sur la Lombardie; le reste, entre autres notre Bâtard, resta, se répandit sur les bords de la Loire, occupa la Charité. « Et rançonnions, dit-il, tout le pays, ni on ne pouvait être quitte de nous, ni pour bien payer, ni autrement. » Dans cette vie aventureuse, il eut ses malheurs. Il fut fait prisonnier à Cocherel, et encore une autre fois que toute sa bande fut détruite et son souverain capitaine, Jean Aimery, fait prisonnier. Jean Aimery était un chevalier anglais, fameux parmi ces routiers; Guichart Albregon, qui le prit tout couvert de blessures, le remit à un hôtelier de Sancerre : « Gardez-moi bien ce prisonnier, lui dit-il, et veillez à bien étancher ses plaies; car, s'il demeure en vie, il me vaudra bien vingt mille francs. » Cet hôtelier fit si mal sa commission et laissant saigner le prisonnier qu'il mourut, et la rançon avec lui; Guichart en fut fort courroucé. Le Bâtard, plus heureux, se racheta. La guerre se ralluma entre la France et l'Angleterre; on se battit fort; il vit tomber tous ses compagnons : « Et encore, Dieu merci, ajoutait-il, je suis de-

meuré en vie, tantôt à plat, n'ayant pas même de quoi m'équiper, tantôt riche à foison, selon la bonne ou la mauvaise fortune. » Un jour que les choses allaient mal, il avisa le château de Thurit en Albigeois. Il prend cinquante hommes, s'achemine de nuit vers la place, par les bois et les bruyères, et place son monde en embuscade; lui sixième, il s'habille en femme, prend une cruche et se cache sous des meules de foin. C'était vers la Saint-Jean; on venait de faucher les prés et de faner. Quand au matin les portes s'ouvrirent et que les femmes commencèrent à venir à la fontaine, les six routiers déguisés, le visage bien caché sous leurs couvre-chefs, allèrent remplir leurs cruches et s'acheminèrent vers la ville: « Ha! sainte Marie! disaient les commères, que vous êtes matin levées! — C'est vrai, » répondaient-ils en contrefaisant leurs voix. Pour toute garde, il y avait à la porte un savetier qui mettait à point ses formes et ses rivets. Ils sonnèrent du cor pour avertir l'embuscade: « Femmes, haro! dit le savetier, qui avait entendu sans voir; qui a sonné du cor? — C'est un prêtre qui va aux champs; je ne sais s'il est curé ou chanoine de cette ville. — Bon, c'est messire Pierre François, notre prêtre; il est fort pour aller le matin courir les lièvres dans les champs. » Pendant ce dialogue, les compagnons accourent, s'emparent de la porte et

prennent la ville sans résistance. « Lequel château depuis m'a valu, que par pillage, que par pactis, que par bonne fortune que j'y ai eue, cent mille francs; et j'en ai retiré chaque année plus qu'on n'aurait fait en le vendant au plus cher avec toutes ses dépendances. Or, je ne sais à présent ce que j'en dois faire; car je suis en traité avec le comte d'Armagnac et le dauphin d'Auvergne, qui ont charge du roi de France de racheter les châteaux occupés par ceux qui ont fait la guerre pour l'Angleterre. Plusieurs ont déjà traité et rendu leurs forts. Je ne sais si je rendrai le mien. » Ainsi parlait ce vieux partisan. En attendant, il menait grand train, grand équipage, et, comme un grand baron, se faisait servir lui et ses gens dans de la vaisselle d'argent, à l'hôtel de la Lune, à Orthez, où il était descendu, aussi bien que messire Jehan Froissart.

## CHAPITRE XXIV.

I. Décadence des sentiments chevaleresques, extravagance. —  
II. Les Galois. — III. Vœux. — IV. Vêtements. — V. L'ordre  
de l'Étoile. — VI. La chevalerie assujettie aux rois. — VII. La  
chevalerie envahie par les bourgeois. — VIII. Abandon des  
tournois.

### I.

La chevalerie était, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, dans  
une brillante décadence, et cela partout. Les che-  
valiers anglais furent discrédités dans leur patrie  
après le règne de Charles V, pour avoir perdu la  
France conquise, comme les chevaliers français  
l'avaient été après Crécy et Poitiers, pour n'avoir  
pas su la défendre.

Le caractère moral s'abaissait de tous points. Le  
courage n'avait pas diminué; mais cette loyauté  
rigoureuse qui rendait si imposante une figure de  
vrai chevalier fléchissait partout. L'esprit religieux,  
qui avait élevé la chevalerie à la hauteur de dignité  
d'un sacerdoce, l'abandonnait de plus en plus, et  
elle devenait toute mondaine. L'amour, qui, noble-  
ment entendu, l'avait à la fois si puissamment

excitée aux grandes actions et si merveilleusement humanisée, adoucie, polie, commençait à perdre son noble caractère; de sorte que le chevalier ne savait plus servir dignement ni Dieu ni sa dame. La galanterie, j'entends par là seulement le respect et les égards empressés pour les femmes, après avoir donné à la société chevaleresque le charme de la politesse et de l'élégance, lui communiquait maintenant, en se raffinant, quelque chose de maniéré, de prétentieux et d'extravagant. L'extravagance (c'est-à-dire une exagération déraisonnable et de mauvais goût) était un vice qui devait se produire, à la longue, dans une société qui mêlait l'exaltation et le raffinement. La chevalerie en gâta toutes choses et en fut elle-même tout à fait gâtée.

## II.

L'ascétisme est toujours déplacé; il l'est plus que jamais en matière d'amour. Vers 1320, la société chevaleresque du midi de la France fut envahie par une secte bizarre d'ascètes amoureux. Sous le nom de Galois et de Galoises, chevaliers et écuyers, dames et damoiselles du Languedoc se mirent à une des plus étranges tortures qu'on ait imaginées, non par esprit de pénitence, car ils continuaient d'aimer, ils aimaient plus que jamais, mais comme pour témoigner de la puissance de l'amour, qui rend

douces toutes les souffrances. Chez tous les peuples et dans tous les temps, il fut d'usage de se couvrir quand il fait froid et de se découvrir quand il fait chaud. Les Galois changèrent tout cela. Quand la canicule brûlait la terre, et que tout homme de bon sens, suant et étouffant, cherchait l'ombre et le frais, on voyait se promener par les places publiques les Galois et les Galoises, chargés de vêtements, bien enveloppés dans de longs manteaux fourrés et montrant à peine leur visage. S'ils rentraient chez eux, c'était pour allumer de grands feux et se serrer tout autour en faisant semblant d'avoir froid. Mais quand les frimas couvraient la terre, quand tout le monde grelottait, nos Galois s'en allaient par les rues couverts de petites cottes simples, et honte alors à qui portait chapeau, manteau, gants, mouffes, etc. Ils s'allaient coucher le soir dans des lits bien frais, *avec une serge légère sans plus*. Des arbustes verts donnaient un air de printemps à leurs cheminées. Les Galois pratiquaient entre eux l'hospitalité la plus large. L'un d'eux rendait-il visite à un confrère marié : celui-ci lui quittait sa maison, sa femme et les droits du maître. Il ne rentrait que quand le visiteur avait fini sa visite. Cette folie dura assez longtemps pour l'excentricité du régime. Ces braves gens finirent pourtant par mourir tous, comme cela devait être, gelés. Ils trépassaient stoïquement, tout roides au-

près de leurs amies, et leurs amies près d'eux, parlant d'amour et se moquant de ceux qui avaient chaud. Le chroniqueur les appelle *martyrs d'amour*. Cette palme ne peut leur être refusée. Mais du noble et fécond amour de la saine chevalerie à ces folles excentricités, il y a une grande distance.

## III.

L'extravagance parut singulièrement dans les *vœux*, qui sont un usage trop remarquable de la chevalerie pour n'en pas dire quelques mots. Le vœu ou l'emprise était un serment d'accomplir une certaine entreprise. Sérieusement fait, il n'avait rien que de respectable et d'utile : il donnait de l'opiniâtreté aux entreprises, de la vigueur aux actions, de la force aux caractères, et voilà pourquoi ces siècles nous paraissent si énergiques et si mâles. On vit des assiégés faire vœu de se manger les uns les autres plutôt que de se rendre. Ordinairement, le serment était corroboré par quelque pratique ascétique, quelque sacrifice, privation, gêne, souffrance, que le chevalier s'obligeait à supporter jusqu'au parfait accomplissement de son entreprise. Un Anglais défie Duguesclin et fait vœu, en jetant son gage de bataille, de ne pas dormir au lit avant d'avoir eu satisfaction. Duguesclin, relevant le gage, fait vœu de ne manger que trois

soupes au vin, au nom de la sainte Trinité, jusqu'à ce qu'il ait combattu l'Anglais. Jusque-là c'était bien. Mais, considérant l'emprise comme un fardeau dont on était pressé de se décharger, on raffina bientôt sur cette idée, et on en tira toutes sortes de conséquences bizarres. Le chevalier se déclara l'esclave, le captif de son vœu; il demanda d'être *délivré*; c'était le terme consacré: celui qui avait fait vœu de jouter pour sa dame allait par le monde quêtant un confrère qui voulût bien le délivrer; il demandait une joute comme une faveur, il en était reconnaissant comme d'un service. Certains chevaliers et écuyers, pour témoigner bien clairement de leur captivité, se mirent les fers aux pieds et aux mains; les fers étaient d'or ou d'argent. Un seigneur polonais, qui vint à la cour de France sous le roi Jean, portait depuis cinq ans deux cercles d'or, l'un au-dessus du coude du bras gauche, l'autre au-dessus du coude du pied, tous deux joints par une longue chaîne d'or. Ce malheureux n'avait apparemment trouvé personne dans son pays qui le délivrât; il pensait être plus heureux à la chevaleresque cour de France. En 1414, Jean de Bourbon, pour éviter l'oisiveté et acquérir les bonnes grâces de sa dame, fit vœu, lui et seize chevaliers et écuyers de nom et d'armes, de porter pendant deux ans, tous les dimanches, à la jambe gauche, un fer de prisonnier, en or pour les che-

valiers, en argent pour les écuyers, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé pareil nombre de chevaliers et d'écuyers pour les combattre. Je m'étonne que Cervantès n'ait pas mis aux fers son héros : j'aimerais à voir errer le chevalier de la Manche avec des chaînes aux quatre membres et le carcan au col.

Le bon sens de notre nation n'eût peut-être pas autant donné dans ces bizarreries, s'il n'y eût été poussé par l'exemple des nations voisines : les Espagnols, excentriques par passion; les Anglais, excentriques par *humour*, contre l'ennui, jamais contre leur intérêt. Un Anglais provoque un Aragonais, en 1400. Il commence son cartel par une prière à Dieu en sa faveur; il lui souhaite joie, honneur, plaisir, et il le prie enfin de le recommander à sa dame. Point de réponse. L'Anglais écrit une nouvelle lettre, et demande à l'Aragonais s'il serait tombé dans la disgrâce du Dieu d'amour, puisqu'il ne cherche plus l'occasion de se distinguer. « Non, non, répond enfin l'Aragonais, je ne suis point dans la disgrâce du Dieu d'amour, et cela est si vrai que je fais vœu, au nom de Dieu, de la Vierge, de saint Michel et de saint Georges, de ne porter, à partir d'aujourd'hui, qu'une vieille jambière brisée jusqu'à ce que j'aie fait armes avec vous. — Soit, réplique l'Anglais; mais, si vous voulez que j'aïlle vous trouver, payez-moi les frais de

voyage, d'équipement et de tournoi. » Ceci fut un obstacle, et il n'y eut point de combat.

Le vœu le plus célèbre par sa solennité et ses effets, mais non le moins bizarre dans les détails, fut ce *vœu du héron*, par lequel Édouard III s'engagea à conquérir la France.

Un jour d'automne de l'année 1338, Édouard était à Londres en son palais, au milieu de toute sa cour; Robert d'Artois, le vindicatif exilé de France, se présente précédé de deux ménestrels et de deux nobles demoiselles : « Ouvrez les rangs, s'écrie-t-il, mauvaises gens, et laissez passer les preux que l'amour a touchés. Voici des mets pour les vaillants, pour ceux qui sont soumis aux dames belles et amoureuses. (Derrière lui l'on portait entre deux plats d'argent un héron rôti.) Voici un héron que mon faucon a pris; le héron est le plus lâche des oiseaux, car il a peur de son ombre. Je le présenterai donc d'abord au plus lâche de tous les hommes, à Édouard, qui s'est laissé déshériter du noble pays de France, sur lequel il a des droits, et dont il mourra dessaisi par sa lâcheté. » Le roi devient rouge de colère, il jure sur le héron, en attestant Dieu et la Vierge, qu'avant peu il traversera la mer. Robert reprend les plats et se dirige vers le comte de Salisbury : celui-ci courtoisait la fille du comte de Derby; il la prie de lui mettre sur l'œil droit un de ses doigts. « J'en mettrai deux, dit la

jeune fille. — Belle, mon œil est-il bien fermé? — Oui, certes. — Hé bien! je jure de bouche et de cœur à Dieu tout-puissant et à sa douce mère, resplendissante de beauté, que, quoi qu'il arrive, je n'ouvrirai pas mon œil avant que je sois arrivé en France pour combattre Philippe de Valois. » Robert arrive enfin à la reine : « Une femme mariée ne peut faire un vœu, dit-elle, car elle a un seigneur. — Vouez hardiment, s'écrie Édouard, j'acquitterai votre vœu. — Hé bien! je suis enceinte, car j'ai senti remuer mon enfant. Je voue donc à Dieu et à la sainte Vierge, que ce précieux fruit de notre union ne sortira pas de mon sein, jusqu'à ce que vous m'ayez conduite par delà les mers. S'il voulait en sortir plus tôt, je me plongerais dans le flanc un couteau d'acier, perdant à la fois mon âme et mon fruit. » Après ce vœu terrible, Édouard arrêta les vœux, et peu de temps après la reine accouchait à Anvers. Mélange de férocité grandiose et de bizarrerie. Salisbury ne fut pas le seul qui se fit borgne. On vit longtemps des chevaliers anglais qui portaient une loque de drap sur l'un ou l'autre œil : ils en avaient fait vœu sur le héron.

## IV.

Les chroniqueurs qui attribuent les revers de Crécy et de Poitiers à la colère de Dieu, et la colère

de Dieu à la mode nouvelle des vêtements étroits, tirent des conclusions forcées. Toutefois, leur blâme est juste. Les vêtements ne corrompent pas, mais il peuvent être des indices de corruption. Ils peuvent marquer une société frivole, futile, étrange dans ses goûts, dénuée de grandeur et de simplicité. C'est en ce siècle qu'on adopta les chausses de couleur différente, de sorte qu'on eut, je suppose, une jambe rouge et l'autre verte; les manches si longues qu'elles traînaient jusqu'à terre; les jupes des robes si courtes que ceux qui se baisaient montraient indécemment leurs braies à ceux qui étaient derrière; et tous ces vêtements si étroits, qu'un homme qu'on déshabillait semblait un homme qu'on écorchait.

## V.

Le roi Jean, fondant l'ordre de l'Étoile dans les vues les plus sérieuses et avec le dessein hautement avoué de relever la chevalerie dont il accusait la décadence, imposa justement aux chevaliers de cet ordre une obligation de bravoure extravagante, qui ruina en peu de temps sa fondation. Il leur fut défendu de s'éloigner du champ de bataille de plus de quatre arpents; ils devaient plutôt se faire tuer ou prendre. Il en résulta que ces chevaliers, tous gens d'honneur, se firent exterminer dans les pre-

miers combats qui eurent lieu, et où les Français n'eurent pas toujours l'avantage, particulièrement à Poitiers; et l'ordre fut en peu de temps anéanti.

## VI.

L'indépendance était une condition essentielle de la bonne chevalerie. Ce serait, il est vrai, se faire une très-fausse idée de la société chevaleresque que de se la représenter, à quelque époque que ce soit, comme une réunion d'hommes où personne n'eût obéi qu'à soi-même. Soit au XII<sup>e</sup>, soit au XIII<sup>e</sup> siècle, les chevaliers suivaient un seigneur; ils faisaient partie du système politique féodal. Cependant ils relevaient avant tout de leurs devoirs et de leur conscience, et ils étaient moins dépendants quand ils l'étaient d'un maître moins puissant avec la faculté de changer de maître. Mais quand il n'y en eut plus qu'un seul, le changement ne fut plus possible; et quand ce seul maître fut tout-puissant, il fut impossible de ne pas lui obéir. Un chevalier ne fut plus dès lors qu'un soldat servant de sa lance et de son épée la politique du souverain, sans responsabilité morale; c'est-à-dire que le vrai chevalier, ce noble type, n'exista plus. « Comment, disait la duchesse de Lancastre aux chevaliers français qui allaient combattre en Castille pour Henri de Transtamare, comment, vous, che-

valiers de France, pouvez-vous soutenir la cause d'un bâtard, et travailler à déshériter l'héritier légitime? Vous me paraissez en cela manquer de sens et de gentillesse (loyauté de gentilhomme). — Certes, madame, répondirent-ils, nous savons bien que vous avez raison; mais notre roi, le roi de France, tient l'opinion contraire à la vôtre, et nous sommes ses sujets: nous devons faire la guerre pour lui et où il nous envoie. »

Les chevaliers de l'ordre de l'Étoile ne devaient, d'après le règlement, contracter aucun engagement ni entreprendre aucun voyage un peu long sans l'autorisation du roi. C'étaient trois cents gentilshommes enchaînés au trône par une sorte de sujétion nouvelle.

L'évêque d'Auxerre, faisant, sous Charles VI, l'oraison funèbre de Duguesclin, déclare aux chevaliers qu'ils ne doivent prendre les armes que par l'ordre et pour le service du roi.

Machiavel dit que, pour faire durer une institution, il faut la ramener sans cesse à son principe. Mais il n'ajoute pas que rien n'est plus difficile. Pourquoi? parce qu'on ne se fait jamais de ce principe une juste idée. Jean et Charles VI voulaient sincèrement et naïvement remettre la chevalerie sur l'ancien pied. Que faisaient-ils? Ils s'efforçaient de la subordonner au pouvoir royal, et, croyant revenir aux usages du passé, s'en éloignaient davantage.

Cette subordination était une nécessité des temps. Un jeune arbre poussait avec vigueur au milieu du taillis féodal et tirait à lui toute la sève : c'était le chêne royal.

## VII.

Une des plaies de la chevalerie, ce fut la promiscuité. Indépendante et aristocratique en principe, elle fut bien voisine de sa fin quand, d'une part, la royauté l'opprima, de l'autre, la bourgeoisie l'envahit. Les bourgeois riches, surtout en Flandre et en Italie, se faisaient hardiment chevaliers. Les hommes de loi lurent dans Justinien : « La majesté impériale doit avoir pour décoration les armes et pour armes les lois. » Cet auguste jeu de mots les rendit tout belliqueux. Ils s'intitulèrent chevaliers ès lois. Les rois les protégeaient. Alors naquirent toutes ces distinctions de chevalier de nom, chevalier d'armes, chevalier de lois. Le chevalier de nom était un chevalier noble de naissance; le chevalier d'armes, celui qui faisait la guerre; le chevalier de lois, le légiste. Tel était chevalier de nom et d'armes, la vraie et ancienne chevalerie; tel, chevalier de nom et de lois; tel, chevalier de lois et d'armes, etc. C'est-à-dire que le nom de chevalier commençait à trop signifier pour signifier quelque chose.

## VIII.

J'ai déjà montré le noble exercice des tournois profané par des imitations bourgeoises et des mascarades. On ne vit autre chose au *xiv<sup>e</sup>* siècle. Voici la fête de l'Épinette à Lille : les gens de Valenciennes s'y rendent précédés d'un héraut d'armes aux armes de leur ville. Jacques Grebert, bourgeois, y gagne le prix de la joute, et quatre demoiselles le conduisent en triomphe. A Tournai, quatorze villes contribuent aux joutes et tournois, et quatre manants paraissent dans la lice. Même des manants ! Cela fait plaisir à voir ; mais, ô chevalerie, quelle chute !

Ce fut moins cependant cette profanation qui fit abandonner les tournois que leur inutilité. Le genre de guerre qu'ils représentaient n'étant plus en usage, ils n'y devaient plus être non plus. Le peuple, au milieu des souffrances du règne de Charles VI, vit de mauvais œil de vaines parades fort coûteuses, où la noblesse étalait son insolence ; car la noblesse devenait plus insolente à mesure qu'elle sentait baisser son crédit militaire et politique. La pitié que l'on avait pour le roi fou balançait seule le mécontentement que causait sa folle passion pour les tournois. Après sa mort, ils furent tout à fait abandonnés. D'honnêtes gens en gémirent.

C'étaient ceux qui ne voyaient de salut pour l'avenir que dans la restauration du passé ; c'étaient ceux aussi qui pensaient que de grandes qualités morales allaient se perdre avec la chevalerie , sans distinguer encore quelles autres les remplaceraient.

L'apparition des tournois a été l'un des premiers signes auxquels on a reconnu l'existence de la chevalerie. Leur disparition est un signe évident de sa ruine.

J'en puis dire autant du gage de bataille. On se rappelle Robert de Paris. Cette liberté de défier par pur point d'honneur a été un autre signe qui nous a fait reconnaître le commencement des sentiments et des mœurs chevaleresques. Charles VI la supprime. Il ordonne que nul ne présente le gage de bataille avant de l'avoir fait approuver par le roi ou le parlement. Désormais l'homme ne se gouverne plus , il est gouverné. Le dernier ami de la chevalerie était un ami d'une espèce dangereuse pour tout ce qui prétend être libre , un roi.

---

